

Université de Montréal

Transmission transatlantique de savoirs en sciences naturelles d'Amérique française au XVIII<sup>e</sup> siècle; Étude comparative des écrits de Kalm (Canada), de Barrère (Guyane française), de Le Page du Pratz (Louisiane) et de Dumont de Montigny (Louisiane)

Par Alice Brassard

Département d'histoire  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du grade de maître es art en histoire, option enseignement au collégial

Août 2019

© Alice Brassard 2019

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences : Département d'histoire

*Ce mémoire intitulé*

Transmission transatlantique de savoirs en sciences naturelles d'Amérique française au XVIII<sup>e</sup>  
siècle; Étude comparative des écrits de Kalm (Canada), de Barrère (Guyane française), de Le  
Page du Pratz (Louisiane) et de Dumont de Montigny (Louisiane)

*Présenté par*

Alice Brassard

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

**Susan Dalton**

Président-rapporteur

**Thomas Wien**

Directeur de recherche

**Dominique Deslandres**

Membre du jury

## Résumé

Dans la foulée de leur colonisation de l'Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les Français ont dressé des inventaires des ressources du territoire occupé ou convoité. Apte à décrire toute cette richesse, l'histoire naturelle devint ainsi un savoir colonial par excellence et l'un des rouages centraux de la « machine coloniale » française. Aussi, le legs textuel de cette activité est-il considérable et diverses perspectives s'y expriment : un entreprenant colon, par exemple, ne verra pas les ressources de la Louisiane de la même façon qu'un officiel métropolitain de passage ou qu'un botaniste en mission. Mais le regard colonisateur est largement partagé et tous ces textes, ou presque, font acte d'appropriation des plantes, minéraux et animaux américains. La place ménagée aux indigènes et aux esclaves – qu'ils soient d'origine autochtone ou afro-américaine – comme acteurs dans le processus de création de savoir est variable selon le contexte et l'auteur. Ce mémoire se penche sur un petit nombre de textes éloquentes tirés du corpus de l'histoire naturelle des colonies d'Amérique continentales françaises. Sont étudiés de près quatre auteurs qui ont œuvré ou qui ont été de passage au Canada (Kalm), en Guyane française (Barrère) et en Louisiane (Le Page du Pratz et Dumont de Montigny). Nous examinons dans un premier temps les différents contextes d'acquisition de savoirs. Par la suite, l'analyse portera sur leurs inventaires respectifs des ressources coloniales, puis leur façon de traiter leurs sources. Finalement, nous concluons cette recherche sur les manières dont ces naturalistes-écrivains transmettront à leurs lecteurs européens leurs connaissances nouvellement acquises et la portée de la diffusion que leurs écrits connaîtront.

**Mots-clés :** Pehr Kalm (Canada), Pierre Barrère (Guyane française), Antoine-Simon Le Page du Pratz (Louisiane), Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny (Louisiane), XVIII<sup>e</sup> siècle, histoire des sciences naturelles, transmission transatlantique, circulation du savoir, Autochtone, esclaves, Natchez, Afro-Américain, naturaliste.

## Abstract

Following their colonization of America in the 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> centuries, the French drew up inventories for the resources of the occupied or coveted territory. Being able to describe all this wealth, natural history thus became the ultimate colonial knowledge and one of the central cogs of the French Colonial Machine. Also, the textual legacy of this activity is considerable and various points of view are taken into account: an enterprising settler, for example, will not see Louisiana's resources in the same way as a travelling metropolitan official or a botanist on assignment. However, the colonial perspective is widely spread and all these texts, or almost all of them, are evidence of the appropriation of American plants, minerals and animals. The position of indigenous people and slaves – whether of indigenous or African-American origin – as actors in the process of knowledge creation depends on the context and the author's stance. This thesis focuses on a small number of compelling texts from the natural history corpus of the French mainland colonies in America. Four authors who worked in or visited Canada (Kalm), French Guiana (Barrère) and Louisiana (Le Page du Pratz and Dumont de Montigny) are studied in depth. We first examine the different contexts of knowledge acquisition. Subsequently, we analyze the colonial resources inventories available at that time and how the sources are managed. Lastly, we conclude by looking at how these naturalist writers transmit to their European readers their newly acquired knowledge and the impact that their work will have.

**Keywords:** Pehr Kalm (Canada), Pierre Barrère (French Guiana), Antoine-Simon Le Page du Pratz (Louisiana), Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny (Louisiana), natural science history, transatlantic communication, knowledge flow, indigenous, slaves, Natchez, African-American, naturalist

## Table des matières

<b>Résumé</b> .....	<b>i</b>
<b>Abstract</b> .....	<b>ii</b>
<b>Remerciements</b> .....	<b>vi</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>1</b>
<b>Chapitre 1 : Mise en contexte historiographique et historique</b> .....	<b>3</b>
<b>1.1.1 Historiographie</b> .....	<b>3</b>
<b>1.1.2 Trois colonies, quatre auteurs</b> .....	<b>12</b>
<b>1.2 Biographie des auteurs</b> .....	<b>16</b>
1.2.1 Pehr Kalm.....	16
1.2.2 Antoine-Simon Le Page du Pratz.....	18
1.2.3 Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny .....	20
1.2.4 Pierre Barrère .....	20
<b>Chapitre 2 : Une nature... neuve?</b> .....	<b>22</b>
<b>2.1 Des textes variés</b> .....	<b>22</b>
<b>2.2 La nouveauté</b> .....	<b>32</b>
2.2.1 Un choc culturel? .....	32
2.2.2 Des espèces nouvelles? .....	35
<b>Chapitre 3 : Les pratiques d'attribution des auteurs à l'étude</b> .....	<b>49</b>
<b>3.1 Les sources d'informations sur la faune et la flore</b> .....	<b>49</b>
<b>3.2 Les informateurs de souche française</b> .....	<b>50</b>
<b>3.3 Les informateurs africains</b> .....	<b>57</b>
<b>3.4 Les informateurs autochtones</b> .....	<b>60</b>
<b>Conclusion</b> .....	<b>70</b>
<b>Bibliographie</b> .....	<b>72</b>
<b>Sources principales</b> .....	<b>72</b>
<b>Sources complémentaires</b> .....	<b>72</b>
Articles de périodique .....	72
Monographies.....	73
<b>Actes de colloque</b> .....	<b>74</b>

<b>Articles de périodique .....</b>	<b>74</b>
<b>Chapitres de livre .....</b>	<b>75</b>
<b>Dictionnaire.....</b>	<b>76</b>
<b>Monographies .....</b>	<b>76</b>
<b>Site Internet.....</b>	<b>78</b>

## Liste des images

Castor.....	p.47
Chasse générale au Boeuf; mais à pied.....	p.62
Mort et convoi du Serpent piqué; Temple.....	p.62

## Remerciements

Malgré que la transmission de connaissances et l'histoire ont toujours été deux de mes plus grands intérêts, je n'avais pas envisagé, à la sortie du cégep, d'entreprendre des études aux cycles supérieurs en histoire, recherche et enseignement. Il m'aura fallu tout d'abord faire un détour au baccalauréat en psychoéducation pour comprendre que je préférais enseigner et transmettre à des jeunes adultes ma passion – l'histoire – plutôt que de me diriger vers une profession en intervention et gestion de crise. À cet effet-là, ma rencontre avec Carl Bouchard fut des plus déterminantes. Il ne s'en souviendra certainement pas, puisque notre rencontre fut plutôt brève, mais alors qu'il était directeur du premier cycle et que je me demandais bien ce que j'allais faire suite à mes études en psychoéducation, il m'a tout de suite fait sentir que j'étais bien à ma place dans le programme en histoire à l'UdeM. C'est entre autres grâce à son intervention *in extremis* que j'ai pu m'envoler en avril 2014 pour une session d'étude à Kanazawa au Japon.

Lors de mon baccalauréat en histoire, j'ai eu la chance de participer aux *Reading weekend* organisé par la professeure Dominique Deslandres. C'est dans ce cadre-là que j'ai pu rencontrer des membres du personnel du département d'histoire de l'UdeM ainsi que des étudiants en histoire provenant de diverses institutions et dont la majorité était aux cycles supérieurs. Ce sont eux qui m'ont encouragée à entrer à la maîtrise en histoire et de contacter le professeur Thomas Wien – qui deviendra éventuellement mon directeur de maîtrise – afin de faire un cours de lecture dirigé avec lui en vue d'une éventuelle demande d'admission à la maîtrise. Je ne peux évidemment passer sous silence le soutien indéfectible de mon directeur de recherche, Thomas Wien, qui m'a accompagnée dans mes recherches depuis la fin de mon baccalauréat, merci d'avoir cru en moi.

Finalement, un gros merci à Ollivier Hubert, directeur des cycles supérieurs, qui m'a aidée lors de mon processus d'admission à la maîtrise en histoire. M. Hubert a toujours démontré une grande ouverture et une grande disponibilité pour les étudiants du département. Je ne peux d'ailleurs également pas passer sous silence qu'en partenariat avec mon directeur de recherche, il m'a attribué une bourse du Groupe d'histoire de l'Atlantique français.

*À Léonore, Nara et Jessica  
Je vous adore les filles*

## Introduction

La Guyane française, la Louisiane et le Canada : voilà des colonies d'Amérique française continentale à l'histoire – et à la géographie – contrastée. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces trois colonies, l'une côtière et les autres davantage fluviales, offrent autant de contextes au déploiement au dispositif de création et de mobilisation de connaissances qu'est l'histoire naturelle. S'étendant du nord de ce continent jusqu'aux abords de l'Amazone, ces trois colonies présentent, à cette époque, un potentiel immense d'acquisition de connaissances. C'est dans ce contexte que la France, et plus largement l'Europe, enverra en Amérique des naturalistes afin de recueillir ces nouvelles données scientifiques. Outre cela, l'importance des informations pouvant être recueillies dans ces colonies influencera également certaines personnes à raconter au public européen leur séjour en Amérique afin de leur transmettre leur expérience et leurs connaissances. La comparaison du parcours et des écrits de naturalistes ayant fréquenté ces trois colonies, somme toute assez différentes les unes des autres, permettra de relever les grandes distinctions et similarités dans la transmission des connaissances acquises en Amérique française continentale. Plus précisément, cette comparaison permettra de mieux saisir les contextes de l'émergence de connaissances dans ces régions peuplées d'Autochtones et, d'au moins d'un certain nombre d'Africains aussi bien que de Français. Et elle permettra de suivre certains aspects de la transmission de ces connaissances à des publics européens. L'étude comparative des récits de quatre auteurs du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, soit Kalm, Barrère, Le Page du Pratz et Dumont de Montigny, qui ont résidé ou séjourné dans une de ces trois régions géographiques (Dumont dans deux), permettra alors d'étudier leur traitement respectif du thème de la nouveauté, leur manière mettre en scène (ou non) leurs informateurs et leurs sources, et leur travail de réécriture ou d'adaptation de leurs textes à l'intention de lectorats européens plus vastes.

Le premier chapitre de ce mémoire s'attardera à l'historiographie et la présentation des sources à l'étude. C'est à l'intérieur de cette section que sera présentée la « Machine Coloniale » ainsi qu'une autre « machine », celle, caméraliste, qui encadre le voyage de bio-prospection du botaniste suédois Pehr Kalm. Ce même chapitre survolera le contexte historique des différentes colonies fréquentées par ces naturalistes avant de présenter

brièvement les auteurs et leurs ouvrages. Le deuxième chapitre de ce mémoire abordera l'histoire naturelle comme pratique coloniale en insistant tout particulièrement sur la manière dont les naturalistes décideront de présenter leurs découvertes et l'importance qu'ils accorderont à la nouveauté. Finalement, le troisième chapitre se concentrera sur la place qu'ils accorderont à leurs sources créoles, autochtones et africaines et la place que chacun de ces groupes auront sur les sources à l'étude.

## Chapitre 1 : Mise en contexte historiographique et historique

Ce chapitre constitue une entrée en matière. Il est consacré à l'historiographie qui, ces dernières années, s'est intéressée aux savoirs coloniaux et à l'histoire naturelle; à certains points laissés en suspension par cette historiographie, points qui inspirent notre démarche dans ce mémoire; à une mise en contexte historique; à la présentation sommaire de nos quatre auteurs et de leurs ouvrages.

### 1.1.1 Historiographie

Comparer l'accumulation de connaissances sur l'histoire naturelle dans trois colonies d'Amérique française continentale, soit la Guyane française, le Canada et la Louisiane, au XVIII<sup>e</sup> siècle, et mieux comprendre comment elles circulaient dans le monde de l'époque : voilà nos principales préoccupations dans ce mémoire. Plus précisément, nous nous intéresserons aux manières dont les auteurs que nous étudions ont acquis leurs connaissances et comment ils les ont communiquées à différents publics. Il sera surtout question ici de botanique. Nos auteurs sont au nombre de quatre : Antoine-Simon Le Page du Pratz, Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, Pehr Kalm et Pierre Barrère. Chacun a écrit deux textes de notre corpus, rédigés et parfois parus dans les années 1740 et 1750<sup>1</sup>.

« Au premier sens [le mot « histoire »] se dit de la description des choses naturelles, des animaux, végétaux, minéraux, &c. », écrit Furetière dans son *Dictionnaire universel*<sup>2</sup>. C'est cet aspect descriptif d'une activité pourtant très répandue en Occident à l'époque moderne que l'histoire des sciences a longtemps retenue afin d'écarter l'histoire naturelle comme objet d'étude, préférant interroger plutôt le passé des savoirs mathématiques à la

---

<sup>1</sup> Antoine-Simon Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome troisième*, Paris, La Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758; Id., *Histoire de la Louisiane, Tome second*, Paris, De Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758; Id., *Histoire de la Louisiane, Tome premier*, Paris, De Bure, La veuve Delaguette, Lambert, 1758; Pehr Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977; Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, Québec, Septentrion, 2008; Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1743; Id., *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1741.

<sup>2</sup> Antoine Furetière, *Histoire*, Paris, 1690, p. 511.

recherche de traces de la « révolution scientifique ». Devenue plus attentive aux contextes de l'activité scientifique et aux sens que les gens donnaient autrefois à ce qu'ils faisaient, l'histoire a peu à peu découvert l'histoire naturelle<sup>3</sup>. Depuis les années 1980, surtout, elle a mis au jour tout un univers et, finalement, toute une *culture* : une culture d'échanges, de politesse, de l'entretien de relations de patronage et de réseaux souvent internationaux. Comme le font observer Jardine et Spary dans un ouvrage collectif qui a fait date, au XVII<sup>e</sup> siècle et à plus forte raison au XVIII<sup>e</sup>, l'histoire naturelle n'est pas qu'une accumulation – au double sens d'activité et de résultat de cette activité – de connaissances ou de spécimens. Elle est associée au maintien de l'ordre naturel, sinon à la révélation de l'ordre providentiel; elle offre bien sûr la clé de l'amélioration de la condition humaine en favorisant le développement du commerce et l'agriculture. C'est à ce titre, aussi, qu'elle a nécessairement d'importantes ramifications coloniales<sup>4</sup>. Comme le constatent Bonneuil et Bourguet, plusieurs naturalistes se considéraient comme les intendants de la planète, tellement la colonisation était alors associée à la maîtrise intellectuelle de la nature et à la capacité de dompter son environnement<sup>5</sup>. Une récente étude d'humanités numériques de Laramée se penchant sur le contenu de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert le confirme à sa façon : les cooccurrences du mot « Amérique » et divers termes de botanique sont très nombreuses<sup>6</sup>.

C'est dire que l'histoire naturelle avait logiquement son rôle à jouer dans le développement des empires *américains* des puissances européennes. Se pose alors la question de la circulation transatlantique des savoirs et des espèces. D'abord étudiée de manière globale

---

<sup>3</sup> Jan Golinski, *Making Natural Knowledge: Constructivism and the History of Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 (1998).

<sup>4</sup> Nicholas Jardine et Emma C. Spary, « The natures of cultural history », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 3; Voir aussi Emma C. Spary, *Utopia's Garden: French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, Chicago of University Press, 2000, p. 8-9; Sur une autre facette religieuse de l'histoire naturelle: Susanne Lachenicht, « Histoires naturelles, récits de voyage et géopolitique religieuse dans l'Atlantique français aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n° 4, 2016, p. 27-45.

<sup>5</sup> James Delbourgo et Nicolas Dew, dir., *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, p. 153-175; Christophe Bonneuil et Marie-Noëlle Bourguet, « « Présentation » [présentation du dossier thématique « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVII<sup>e</sup> siècle-début XX<sup>e</sup> siècle) »] », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 322-323, 1999, p. 328-333.

<sup>6</sup> François Dominic Laramée, « La production de l'espace dans l'Encyclopédie. Portraits d'une géographie imaginée », *Document numérique*, vol. 20, n° 2, 2017, p. 171-172.

par les sociologues des sciences<sup>7</sup>, la centralisation en Europe des informations sur la nature – et des échantillons de cette nature – est devenue un thème majeur de l’histoire atlantique telle qu’elle est pratiquée depuis les années 1990<sup>8</sup>. Comme le souligne Parrish dans un chapitre synthétique, les historiens ont souvent situé ces phénomènes dans une perspective institutionnelle<sup>9</sup>, mais les dispositifs européens ont été étudiés dans divers contextes<sup>10</sup>. Si l’on peut sûrement constater avec Findlen qu’il existait au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le monde atlantique et au-delà, « a sophisticated economy of information that linked mercantile and scientific activities »<sup>11</sup>, on remarque un certain contraste entre trois modèles. Celui des Britanniques misait davantage sur le commerce pour faire circuler les *naturalia* et les informations les concernant, alors que celui des puissances ibériques et françaises se signalaient par la présence importante d’un maître d’œuvre étatique.

C’est ce dernier qui nous intéresse tout particulièrement, dans la mesure où il fournit le cadre des écrits – et de la vie dans les colonies – de trois de nos auteurs : Barrère, Dumont de Montigny et Le Page du Pratz. Les historiens McClellan et Regourd ont consacré une importante étude au système français qu’ils ont baptisé la « machine coloniale »<sup>12</sup>. Ils utilisent ce terme pour désigner un ensemble d’institutions qui collaborent à produire, en métropole et outre-mer, notamment en Amérique, de la science : les académies, le Jardin du Roi,

---

<sup>7</sup> Voir entre autres Latour à ce sujet: Bruno Latour, « Les ‘vues’ de l’esprit », *Culture Technique*, vol. 5, 27, 1987.

<sup>8</sup> Voir entre autres à cet effet: Cécile Vidal, « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique? », *Annales HSS*, vol. 67, n° 2, 2012; Id., « Introduction: Le(s) monde(s) atlantique(s), l’Atlantique français, l’empire atlantique français », *Outre-Mers. Revue d’histoire*, vol. 96, n° 362-363, 2009; Nicholas Canny et Philip Morgan, dir., *Oxford Handbook of the Atlantic World: 1450 – 1850*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

<sup>9</sup> Susan Scott Parrish, « Science, Nature, Race », dans Nicholas Canny et Philip Morgan, dir., *Oxford Handbook of the Atlantic World: 1450 – 1850*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 463-479.

<sup>10</sup> Voir Daniela Bleichmar *et al.*, dir., *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, California, Stanford University Press, 2009; et notamment Paula De Vos, « The Rare, the Singular, and the Extraordinary: Natural History and the Collection of Curiosities in the Spanish Empire », dans Daniela Bleichmar *et al.*, dir., *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, California, Stanford University Press, 2009, p. 270-289; James Delbourgo, *Collecting the World: Hans Sloane and the Origins of the British Museum*, Cambridge, Harvard University Press, 2017.

<sup>11</sup> Sur les réseaux mercantiles, voir Pamela H. Smith et Paula Findlen, dir., *Merchants & Marvels: Commerce, Science, and Art in Early Modern Europe*, New York, Routledge, 2002; Paula Findlen, « Natural History », dans Katharine Park et Lorraine Daston, dir., *Early Modern Science*, 3, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 435-468; citation p. 467.

<sup>12</sup> James E. McClellan III et François Regourd, « The Colonial Machine: French Science and Colonization in the Ancient Regime », *Osiris*, vol. 15, 2000; McClellan et Regourd, *The Colonial Machine*.

l'Observatoire de Paris, la Société royale de Médecine... et, animateur et bailleur de fonds indispensable, le ministère de la Marine responsable de l'administration des colonies. Car ce qui fait tourner les rouages de la Machine, c'est la collaboration mutuellement avantageuse de toutes ces institutions aux intérêts qui se recourent : les uns pour donner une portée ultramarine à leurs études sur la botanique, les maladies, etc.; les autres – au sein de ministère – pour favoriser le développement colonial, voire métropolitain. À l'échelle individuelle, les différentes institutions fouettent l'ardeur des géographes, médecins, botanistes et autres savants<sup>13</sup> en offrant promotions, salaires et renommée. L'histoire naturelle est au cœur de l'entreprise. L'optique ici est celle de la Machine, mise en marche pour assurer la centralisation des connaissances, des inscriptions, des échantillons. Située au centre de tous les réseaux, Paris devient une plaque tournante dans la réception et l'évaluation des savoirs coloniaux<sup>14</sup>. Les auteurs jugent plutôt efficace le système dont ils analysent les rouages. Non sans lourdeur bureaucratique, concluent-ils, l'ensemble « functioned something like a machine, albeit a creaky one<sup>15</sup> ». Nous verrons plus loin certaines nuances à ce jugement qui inspirent en partie notre problématique<sup>16</sup>.

En attendant, il importe de préciser que Pehr Kalm, un de nos auteurs, évolue néanmoins en marge de ce colonialisme savant français. Le système dans lequel il s'insère, cadre de sa mission en Amérique – sa « machine » à lui, si l'on veut – vise justement à faire l'économie d'un empire colonial. La doctrine du caméralisme<sup>17</sup> telle qu'elle a été formulée en Prusse et reformulée en Suède au XVIII<sup>e</sup> siècle vise à aider les princes à assurer la prospérité de leur royaume. L'un des principaux moyens pour y parvenir est de « garder l'argent à la maison » en misant sur l'activité économique sur place, source de recettes fiscales pour le

---

<sup>13</sup> Harold J. Cook, « Physicians and Natural History », dans Nicholas Jardine, Emma C. Spary et James A. Secord, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 91-105.

<sup>14</sup> François François Regourd, « Capitale savante, capitale coloniale : Sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 55, n° 2, 2008.

<sup>15</sup> McClellan et Regourd, *The Colonial Machine*, p. 19.

<sup>16</sup> Pour des critiques, voir l'article suivant: Loïc Charles et Paul Cheney, « The Colonial Machine Dismantled: Knowledge and Empires in the French Atlantic », *Past and Present*, vol. no. 219, 2013.

<sup>17</sup> Tribe donne la définition suivante de cette doctrine : « Cameral-Wissenschaft concerns itself with the means of raising revenues for the Landes-Fürst, their general improvement and utilization in the maintenance of the commonweal [gemeinen Wesens] so that every year a surplus remains ». Keith Tribe, « Cameralism and the Science of Government », *Journal of Modern History*, vol. 56, n° 2, 1984, p. 264.

monarque<sup>18</sup>. Dans le cas d'États qui ne disposent pas d'empire colonial, cela suppose entre autres choses la colonisation « interne », c'est-à-dire, le peuplement de terres restées incultes au sein du royaume. Cela suppose également un ambitieux programme d'acclimatation de plantes utiles qui poussent ailleurs sur le globe. Ce programme a attiré l'attention des spécialistes de l'histoire naturelle ces dernières années. Il s'agit donc de rendre utiles « à la maison » des espèces que les puissances maritimes font cultiver dans leurs colonies, parfois en faisant elles aussi appel à des cultigènes venus d'ailleurs<sup>19</sup>. Se passant d'empire – mais en « empruntant » si possible des espèces aux empires des autres –, le caméralisme mobilise lui aussi les spécimens et les connaissances. Que ce soit à l'intérieur du colonialisme ou à l'extérieur, à l'époque moderne on assiste à une redistribution des espèces végétales et animales à l'échelle de la planète<sup>20</sup>.

De toute évidence, ces dispositifs assurent une centralisation certaine, que le « centre » visé soit la France ou la Suède. Les travaux récents ont cependant fait valoir que, comme le formule Parrish, ce genre de modèle « inevitably reenacts power imbalances in the early modern Atlantic world »<sup>21</sup>. L'historienne entend par là que le seul véritable centre visé par ces études, c'est l'Europe ou certaines de ses capitales scientifiques, alors que la recherche récente essaie dans la mesure du possible d'imaginer un monde *polycentrique* de création des savoirs. Ce monde englobe notamment les Créoles – au sens de colons blancs nés en Amérique – des colonies, sauf exception des hommes, forts de leurs observations faites sur place mais aux prises avec le manque de reconnaissance des métropolitains, thème important de l'étude de Parrish sur les colonies britanniques<sup>22</sup>. Il englobe en outre les autres populations américaines,

---

<sup>18</sup> Lisbet Koerner, *Linnaeus: Nature and Nation*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 4-6; Keith Tribe, « Cameralism and the Science of Government », *Journal of Modern History*, vol. 56, n° 2, 1984, p. 263-284 et plus particulièrement p. 272; Fredrik Albritton Jonsson, « Climate Change and the Retreat of the Atlantic : The Cameralist Context of Pehr Kalm's Voyage to North America, 1748-51 », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, 1, 2015, p. 99-126.

<sup>19</sup> Londa Schiebinger et Claudia Swan, dir., *Colonial Botany: Science, Commerce, and Politics in the Early Modern World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2005.

<sup>20</sup> Bonneuil et Bourguet, "Présentation", p. 8-38; Anya Zilberstein, « Inured to Empire: Wild Roca and Climate Change », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, n° 1, 2015, p. 127-158.

<sup>21</sup> Parrish, *Science, Nature, Race*, p. 468.

<sup>22</sup> Id., *American Curiosity: Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World*, Chapel Hill, UNCP, 2006; McClellan et Regourd prennent d'ailleurs acte de cette sphère créole McClellan III et Regourd, "The Colonial Machine", p. 446-475.

soit les Autochtones et les Africains, ces derniers des esclaves dans leur vaste majorité. Des membres des deux groupes disposent de beaucoup de connaissances sur la nature. Ils sont à ce titre des informateurs importants des Européens, même si c'est avec ambivalence que ces derniers acceptent leur contribution<sup>23</sup>. Mais ils possèdent aussi des traditions de recherche sur la nature, une habitude de prospection et d'expérimentation afin d'adapter et parfaire leurs pharmacopées, par exemple<sup>24</sup>. On peut conclure que la nature s'étudie partout et que les Européens n'ont pas le monopole de l'histoire naturelle. Une telle approche « polycentrique » de la création des savoirs s'insère bien dans l'histoire atlantique, avide elle aussi de mettre en évidence les activités de tous les acteurs (et actrices)<sup>25</sup>, quelles que soient leurs origines<sup>26</sup>.

Une telle approche pose évidemment un problème de sources, car plus on s'éloigne du centre européen, moins les métropoles occidentales ne conservent de sources écrites archivées. Ou, pour formuler autrement, l'essentiel des sources écrites offrent tout au plus un regard oblique sur ce que font les Africains et des Autochtones. Comme l'écrit Sayre, les informations sur l'appropriation de la nature par ces deux groupes transitent presque toujours par la médiation de sources coloniales au sens large du terme<sup>27</sup>. Ces sources sont justement

---

<sup>23</sup> Ralph Bauer, « A New World of Secrets », dans James Delbourgo et Nicolas Dew, dir., *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, p. 99-103.

<sup>24</sup> L'un des cas les plus connus est celui de Quacy. Esclave originaire de Guinée qui sera d'ailleurs affranchi vers 50 ans grâce aux connaissances qu'il a transmises aux Européens, verra les connaissances qu'il a acquises et transmises à des officiels de la colonie se faire acheminer à nul autre que Linné. Celui-ci nommera d'ailleurs d'après lui l'un des arbres qu'il avait décrits. Si ses connaissances ont été jugées valides par le public européen, c'est parce qu'un Européen s'est porté garant de ses découvertes et en a transmis les résultats à des scientifiques en Europe, après qu'il fut découvert que Quacy se faisait passer pour un Suédois afin d'entretenir une correspondance officielle avec Linné. Qui plus est, sans diminuer l'apport de Quacy à l'avancement des connaissances en histoire naturelle, les personnes et les communautés qui l'ont aidé à accumuler ses connaissances n'ont, elles, jamais été reconnues. Parrish, *American Curiosity*, p. 1-23.

<sup>25</sup> Parrish relèvera également, en analysant des lettres, l'importance de la contribution des femmes européennes dans l'avancement des connaissances scientifiques. Elle démontrera l'apport que plusieurs d'entre elles ont eu dans le corpus des connaissances européennes, principalement en botanique. Ces femmes correspondaient avec des hommes qui appartenaient généralement à leur famille. Ces correspondances étaient initiées tant par les femmes elles-mêmes que par les hommes qui leur posaient des questions, sachant que ces femmes avaient accès à une connaissance à laquelle ils n'avaient pas eux-mêmes accès. Par la suite, ces hommes à leur nom publiaient les nouvelles connaissances qu'ils avaient acquises. *Ibid.*, p. 103-108.

<sup>26</sup> Voir par exemple la fascinante esquisse d'une histoire interculturelle de la métallurgie proposée par Parrish, *Science, Nature, Race*, p. 471-473; Sur l'élargissement de la portée de l'histoire des savoirs: Neil Safier, « Global Knowledge on the Move: Itineraries, Amerindian Narratives, and Deep Histories of Science », *Isis*, vol. 101, 1, 2010, p. 133-145.

<sup>27</sup> Gordon Sayre, « Michipichik and the Walrus : Anishinaabe Natural History in the Seventeenth-Century Work of Louis Nicolas », *Journal of Early Modern Cultural Studies*, vol. 17, n° 4, 2017, p. 22.

engagées, le plus souvent, dans la « production d'une centralité européenne »<sup>28</sup>. Comment déjouer au moins partiellement ces effets de perspective? La stratégie que nous adoptons est d'étudier quelques écrits rédigés par des Européens qui ont séjourné plus ou moins longtemps en Amérique, afin de suivre sous certains de ses aspects la transmission vers l'Europe d'informations sur la nature américaine. C'est accepter le modèle de centralisation vers l'Europe, mais en prêtant attention aux traces qui s'y trouvent éventuellement de la participation des Africains et des Autochtones au processus. Il s'agira donc de prêter attention à la chaîne des opérations décrite ainsi par les responsables d'une récente publication collective sur Linné :

By focusing on each sequence of the naturalist's work, historians have underlined the multi-faceted operations utilized by naturalists to transform travelling practices into scientific publications and reputations. The scientific book is now considered to be a final link in a chain of operations and activities including travel, collecting, corresponding, seeing, classifying, settling and publishing<sup>29</sup>.

Cela suppose aussi de remonter aux débuts de la chaîne en s'intéressant aux sources qui sont évoquées dans certains de ces écrits, pour voir, pour commencer, jusqu'à quel point on est prêt à reconnaître d'éventuelles dettes envers des créoles, des Africains et des Autochtones. Et pour tenter de capter au moins quelques échos de ces processus « of intense epistemological struggle and negotiation<sup>30</sup> » entre acteurs de provenance variée que Parrish associe à l'émergence du regard empirique occidental. Procéder ainsi, c'est remettre en question une vision trop axée sur la fixité des inscriptions qui voyagent en prenant conscience de la « fragilité » des observations en mouvement<sup>31</sup>. C'est s'intéresser à ce que Schiebinger appelle le « bruit » qui parasite la communication des informations savantes dans l'espace de

---

<sup>28</sup> Antoine Lilti, « Compte rendu de Neil Safier, *Measuring the New World* », *Annales: HSS*, vol. 64, n° 1, 2009, p. 255.

<sup>29</sup> Hanna Hodacs, Kenneth Nyberg et Stéphane Van Damme, « Introduction: de-centring and re-centring Linnaeus », dans Hanna Hodacs, Kenneth Nyberg et Stéphane Van Damme, dir., *Linnaeus, natural history and the circulation of knowledge*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 7-8.

<sup>30</sup> Parrish, *American Curiosity*, p. 7-8.

<sup>31</sup> Daniela Bleichmar, « Books, Bodies, and Fields : Sixteenth-Century Transatlantic Encounters with New World *Materia Medica* », dans Londa Schiebinger et Claudia Swan, dir., *Colonial Botany*, Philadelphie, U. Pennsylvania Press, 2005, p. 83-99; 297-299.

transmission : les effets des barrières linguistiques, des paradigmes concurrents, des préjugés, de la méfiance, etc.<sup>32</sup>.

Deux phases seront étudiées qui jusqu'à un certain point correspondent à deux phases du voyage des informations vers l'Europe : la mise en scène de la nouveauté et le traitement des sources américaines. En principe, les savants voyageurs visitaient l'Amérique afin de découvrir quelque chose et la *nouveauté* est un leitmotiv de l'histoire naturelle en déplacement. Katharine Park et Lorraine Daston soulignent non seulement l'augmentation exponentielle des espèces cataloguées à l'époque moderne, mais aussi l'émergence, à la faveur de ces découvertes, d'un nouveau regard sur une nature qui possède désormais des qualités « observables par les seuls sens<sup>33</sup> ». Pourtant, dans son étude récente sur la Nouvelle-France, Christopher Parsons met en évidence jusqu'à quel point les Français qui prenaient contact avec la nature américaine s'attendaient à retrouver des conditions et des espèces familières, européennes; à la longue, leur découverte des appréciables différences entre les deux natures ne pouvait guère faire autre chose que de les décevoir<sup>34</sup>. Il convient donc de ne pas conclure trop vite à l'espoir de nouveauté ou au choc de la découverte.

Quant à la *reconnaissance des sources*, que celles-ci soient créoles, autochtones ou africaines, les travaux récents incitent également à ajuster nos attentes. D'une part, des historiens comme Neil Safier ont bien démontré les mécanismes d'effacement (*erasure*) à l'œuvre dans bien des écrits sur l'histoire naturelle américaine à cette époque. Se penchant sur l'expédition de La Condamine en Amérique du Sud aux années 1730, il documente notamment les diverses techniques qu'emploie ce savant pour gommer à la fois ses sources écrites et la contribution sur place de collaborateurs de toute origine, pratique qui semble relever de l'autopromotion mais aussi, peut-être, des conventions mêmes de l'histoire

---

<sup>32</sup> Londa Schiebinger, *Plants and Empire: colonial bioprospecting in the Atlantic world*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004, p. 84-93.

<sup>33</sup> Katharine Park et Lorraine Daston, « Introduction: The Age of the New », dans Katharine Park et Lorraine Daston, dir., *Early Modern Science*, 3, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 11-13; citation p. 11; Sur la relativisation du savoir ancien, voir Paula Findlen, « Natural History », dans Katharine Park et Lorraine Daston, dir., *Early Modern Science*, 3, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 435-468.

<sup>34</sup> Christopher M. Parsons, *A Not-So-New World: Empire and Environment in French Colonial North America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2018.

naturelle<sup>35</sup>. Pourtant, d'autres chercheurs font remarquer que les naturalistes européens et même créoles, tout en dénonçant par exemple les « superstitions » des savants autochtones ou africains qui leur communiquent des spécimens ou des remèdes, ne dédaignent pas à l'occasion de faire appel à l'autorité épistémologique de ces personnes<sup>36</sup>. Ils espèrent rehausser ainsi l'intérêt de leurs découvertes, alors qu'ils relativisent de plus en plus l'autorité des naturalistes de l'Antiquité<sup>37</sup>.

Précisons que ces deux aspects s'intègrent au travail de réécriture ou d'adaptation plus vaste qui façonne l'écrit naturaliste à l'intention d'un public européen. Les littéraires étudiant les récits de voyage ont bien constaté que l'histoire naturelle – notamment des Amériques – s'insère sans heurts dans les écrits de ce genre, très nombreux à comprendre des parties « encyclopédiques »<sup>38</sup>. Ce sont davantage les historiens de la circulation des savoirs qui ont constaté l'intense travail de révision qui accompagne les versions successives de textes portant partiellement ou entièrement sur l'histoire naturelle américaine pour les rendre aptes à consommer par un public européen curieux<sup>39</sup>.

À la limite, de telles réflexions pourraient conduire à analyser de près un seul texte, ou deux versions d'un seul texte, pour voir la provenance et la transformation des éléments d'histoire naturelle qui y sont décrits. C'est un peu notre démarche, mais en ciblant un ensemble plus important de documents. Voulant aussi nous faire une idée de la *variété* des écrits d'histoire naturelle produits en Amérique française, nous avons décidé d'élargir la gamme des sources, quitte à réduire un peu la profondeur de l'analyse. Notre étude se veut

---

<sup>35</sup>Neil Safier, *Measuring the New World : Enlightenment Science and South America*, Chicago, U. Chicago Press, 2008, p. 57-92.

<sup>36</sup>Parrish, *American Curiosity*, p. 8; 18; Id., *Science, Nature, Race*, p. 471; James Delbourgo et Nicholas Dew, « Introduction: The Far Side of the Ocean », dans James Delbourgo et Nicholas Dew, dir., *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, p. 13.

<sup>37</sup>Schiebinger, *Plants*, p. 75-76.

<sup>38</sup>Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVIIe-XVIIIe siècles): au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 2. Nous reviendrons à ce schéma au chapitre 2. ; Voir aussi Sayre et Dawdy, "Introduction" dans Dumont de Montigny, *Regards*, p. 31-32.

<sup>39</sup>Nathalie Vuillemin et Thomas Wien, « Introduction. Entre observations et inscriptions », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien, dir., *Penser l'Amérique: de l'observation à l'inscription*, Oxford, Oxford Voltaire Foundation, 2017, p. 1-24; Safier, « Global Knowledge on the Move: Itineraries, Amerindian Narratives, and Deep Histories of Science », *loc. cit.*, p. 133-145.

donc exploratoire. Nos critères de sélection, outre la présence notable de l'histoire naturelle (principalement botanique) : une certaine unité temporelle, soit des textes publiés vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; la présence de deux contributions (manuscrites ou publiées) d'un même auteur s'adressant à des publics différents; un choix de territoires caractérisés par la présence importante d'Autochtones sinon d'Africains. Un tel cahier des charges nous a permis de ratisser large du point de vue spatial. Nos textes portent non seulement sur la Nouvelle-France au sens large, soit le Canada (Kalm) et la Louisiane (Dumont de Montigny et Le Page du Pratz), mais aussi sur la Guyane française (Barrère). Avant de présenter les quatre auteurs, nous survolons rapidement les territoires coloniaux qu'ils ont habités ou visités.

### ***1.1.2 Trois colonies, quatre auteurs***

Les textes à l'étude nous transportent vers une Amérique continentale française dont les composantes ne sont que rarement étudiées ensemble : les parties laurentienne et mississippienne de la Nouvelle-France, ainsi que la Guyane sur la rive sud-américaine de la mer des Caraïbes. Puisqu'elles sont situées entre le 50<sup>e</sup> parallèle nord et l'équateur (!), il paraît exagéré d'insérer ces régions dans une zone « circum-caraïbe » quelconque<sup>40</sup>. D'une part, ce dernier terme englobe généralement les Antilles aussi bien que la terre ferme des environs, alors que nous laissons de côté cet archipel dont la population autochtone n'est plus que vestigiale au XVIII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, si les liens de la Louisiane et de la Guyane avec les Îles (françaises ou non) sont nombreux, le Canada entretient des relations – surtout commerciales – plus ténues avec le complexe insulaire, centre de la production esclavagiste du monde atlantique de l'époque<sup>41</sup>. Si rien n'interdit de situer ces colonies dans un schéma dont la variable centrale serait la proximité ou la distance par rapport à la Martinique ou à Saint-Domingue, il paraît abusif de parler dans ce contexte – comme le fait le littéraire Peter Hulme dans un autre – de « extended Caribbean »<sup>42</sup>. C'est donc faute de mieux qu'il sera parfois

---

<sup>40</sup> Le terme est employé dans James Pritchard, *In Search of Empire: The French in the Americas, 1670-1730*, New York, Cambridge University Press, 2004, p. 43.

<sup>41</sup> Sur les liens maritimes: Jacques Mathieu, *Le commerce entre la Nouvelle-France et les Antilles au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1981; James Pritchard fait état d'une tentative, apparemment unique dans les annales du Régime français canadien, pour expédier une cargaison canadienne à Cayenne (en 1670, voyage apparemment écourté, le bateau se rendant à la Martinique). Pritchard, *op. cit.*, p. 198.

<sup>42</sup> Peter Hulme, *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, Londres, Methuen, 1986, p. 4.

question ici d'Amérique continentale française pour désigner les trois colonies que nous – ou plutôt nos auteurs – étudions.

Du point de vue de l'histoire naturelle, nous visitons ces colonies vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que cela fait un certain temps que les Français les découvrent. Que ce soit dans le cadre d'une implantation mercantile muée en colonisation de peuplement peu à peu consolidée (Canada), d'une histoire de tentatives répétées se soldant par une emprise modeste et incertaine (Guyane), ou une série d'explorations suivie d'une colonisation cahoteuse (Louisiane), en 1750, cela fait plus d'un siècle – moins dans le cas de Louisiane – que les Français se familiarisent avec ces territoires. L'histoire naturelle qu'ils y pratiquent a sûrement de belles découvertes devant elle, mais dans l'ensemble, elle est entrée en phase d'approfondissement.

Pour bien caractériser ces territoires, il n'est pas inutile de décrire les populations qui les habitent. James Pritchard a réuni quelques chiffres éloquentes à cet égard dont il faut d'ailleurs retenir le caractère approximatif<sup>43</sup>. Premier trait, l'importance de la présence autochtone. Ces territoires abritent certes quelques colonies françaises – au sens de regroupements de colons et d'esclaves –, principalement le long des fleuves et, dans le cas de la Guyane, sur la côte. Mais en dehors de ces zones, ces régions demeurent amérindiennes dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En Guyane vers 1730, quelque 500 colons des deux sexes, concentrés à Cayenne, faisaient face aux quelque 3000 habitants autochtones du proche pays et à plusieurs milliers d'autres, sans doute, si l'on inclut la population de l'intérieur amazonien avec qui les Autochtones fréquentant plus assidument les Français étaient en relations<sup>44</sup>. Pour ce qui est des Louisianes haute et basse, Pritchard établit à une soixantaine de milliers la population autochtone en principe alliée aux Français, alors que les colons n'étaient pas beaucoup plus que 2000 en 1730. Des trois colonies, seul le Canada abritait une population de souche européenne plus importante, quelque 35 000 personnes en 1730, alors

---

<sup>43</sup> Pritchard, *In Search of Empire*, p. 10; 423-427.

<sup>44</sup> Silvia Espelt-Bombin, « Makers and Keepers of Networks: Amerindian Spaces, Migrations, and Exchanges in the Brazilian Amazon and French Guiana, 1600-1730 », *Ethnohistory*, vol. 65, n° 4, 2018, p. 597-620; Neil Lancelot Whitehead, « Carib Ethnic Soldiering in Venezuela, the Guianas and the Antilles, 1492-1820 », *Ethnohistory*, vol. 37, n° 2, 1990, p. 357-385.

que les Autochtones de la vallée laurentienne, se chiffrant à 2500 âmes environ, étaient dans une proportion d'au moins 9 sur 10 des Domiciliés, alliés de Sa Majesté, les autres étant des esclaves dits « Panis ». Mais le Canada entretenait bien sûr des rapports étroits avec les Autochtones de la région des Grands Lacs, au nombre, de plusieurs dizaines de milliers sinon plus.

Cette importante présence autochtone paraît logique : on s'attendrait à ce que les membres des premiers peuples soient nombreux sur leur propre territoire. Mais elle ne va pas tout à fait de soi, car en 1730 ces populations autochtones avaient connu un déclin parfois considérable, principalement en raison d'épidémies de souche européenne. À côté de ce fait majeur, c'est la population réduite de Français qui frappe : réduite par rapport à celle des Autochtones, réduite par rapport aux sujets coloniaux d'autres puissances européennes. C'est ce facteur qui explique la teneur générale des relations franco-autochtones : la relative faiblesse des Français les obligea à mettre la pédale douce sur leur projet de mainmise impériale et conduit à l'élaboration d'une tradition de relations axées sur le commerce et l'alliance. Ce qui n'excluait pas l'esclavage autochtone, présent jusqu'en plein cœur de l'alliance<sup>45</sup>; des conflits très violents opposant les Français et d'autres nations autochtones à des alliés désaffectés – les Natchez dont le « soulèvement » en 1729 est de mémoire récente dans les écrits de nos deux auteurs louisianais –, ou marginalisés – les Renards; l'émergence de groupes autochtones à l'autonomie plus circonscrite en Guyane et en Louisiane<sup>46</sup>. Bref, nos auteurs ne peuvent guère échapper, même s'ils le souhaitent, à des interactions avec des Autochtones. Nous verrons cependant que ces fréquentations seront d'une intensité variable selon le cas.

Un dernier aspect des chiffres de population permet d'identifier un autre groupe avec lequel certains de nos auteurs auront des contacts, tout en permettant de mieux camper les trois décors économiques. Toujours en 1730 et toujours selon Pritchard, la Guyane et la Louisiane comptaient chacune plus de 3500 personnes d'origine africaine, pour l'essentiel des esclaves.

---

<sup>45</sup> Brett Rushforth, *Bonds of Alliance - Indigenous & Atlantic Slavery in New France*, Williamsburg, Virginia, Omohundro Institute of Early American History and Culture, 2012.

<sup>46</sup> Whitehead, *loc. cit*; Daniel H. Usner, *Indians, Settlers & Slaves in a Frontier Exchange Economy: The Lower Mississippi Valley before 1783*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992.

Jugé quantité négligeable par Pritchard, ce groupe formait une minorité, quelques dizaines de personnes, sans doute, des esclaves présents au Canada. En Louisiane, s'ajoutaient aux esclaves les premiers représentants d'un groupe de gens de couleur, d'ascendance mixte, libres en partie. On voit que les gens d'origine africaine étaient déjà plus nombreux que les colons d'origine européenne en Guyane et en Louisiane, alors qu'ils formaient une toute petite fraction de la population coloniale du Canada. Derrière ces proportions contrastées se profilent bien sûr deux types d'esclavagisme : au Canada, on misait sur une main-d'œuvre créole – familiale ou, parfois, rémunérée – pour faire tourner des exploitations paysannes ou de petites entreprises artisanales, alors que plus près de l'équateur les Français étaient en voie de découvrir des produits exportables adaptés au régime des plantations : sucre, indigo, café et passagèrement le tabac en Louisiane; indigo et sucre principalement en Guyane, ou l'on produisait aussi, mais pas nécessairement en misant beaucoup sur les esclaves, la base de teinture connue sous le nom de roucou. Au pays des Illinois – la haute Louisiane – une sorte de compromis entre les deux systèmes était en train de voir le jour, misant en partie sur des esclaves afin de produire céréales et viande sur des exploitations de moindre envergure.

Voilà les contextes variés qu'exploreront nos auteurs. Un dernier aspect mérite mention ici, soit l'éloignement de la France de ces trois colonies qui, à des degrés variables toutefois, explique un rythme de développement souvent perçu comme décevant par colons et métropolitains à la fois. L'important volume de correspondance officielle entre Versailles et Québec (et en sens inverse) témoigne d'une colonie qui était assez étroitement surveillée par l'administration métropolitaine, alors que la circulation régulière des navires permettait le maintien de liens commerciaux et épistoliers directs. Mais le gel du Saint-Laurent coupait la colonie du monde atlantique pendant près de la moitié de l'année et contribuait sans doute fortement à sa faible place dans la conscience des Français du royaume<sup>47</sup>. L'éloignement des deux autres colonies était plus tangible encore, s'exprimant par des relations plutôt épisodiques avec la métropole. C'est surtout avec d'autres colonies – françaises ou non – de la région que la Louisiane et la Guyane entretenaient des rapports directs. Shannon Lee Dawdy a

---

<sup>47</sup> Yves Landry, « Les Français passés au Canada avant 1760; Le regard de l'émigrant », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 4, 2006, p. 481-500.

montré tout le poids dans la balance commerciale louisianaise des échanges avec les colonies espagnoles de la région<sup>48</sup>, alors que Marie Polderman documente les tentatives des autorités guyanaises pour obtenir l'envoi d'un vaisseau du roi afin de ne plus confier leurs dépêches officielles – chiffrées – aux capitaines de navires marchands, voire aux Hollandais visitant le Surinam voisin<sup>49</sup>. De façon générale, on a l'impression qu'entre la France et ses deux colonies continentales du Sud, et vice versa, les Antilles font écran.

À ces problèmes de visibilité s'en ajoute un de réputation, en France. Tout indique que le souvenir de différents désastres du passé colle à la peau des trois colonies. Nommons pour la Louisiane le peuplement en catastrophe sous Law, ainsi que la « rébellion » des Natchez (1729) que deux de nos auteurs auront vécue (mais pas de près); pour la Guyane, toute une série de mésaventures de colons au XVII<sup>e</sup> siècle (en attendant la tragique tentative de peuplement de Kourou en 1763-1765); pour le Canada, le souvenir tenace des guerres franco-amérindiennes de l'« époque héroïque ». Ces associations négatives aident sans doute à expliquer la tendance de nos auteurs à présenter, sauf exception, des colonies qu'ils jugent méconnues ou mal administrées.

Voilà donc une brève mise en situation de ces régions coloniales, qui font partie d'une « zone de biocontact » américaine où la nature se découvre et se fait discuter par des acteurs divers<sup>50</sup>. Parmi ces acteurs, nos quatre auteurs, que nous présentons dans la section suivante.

## ***1.2 Biographie des auteurs***

### **1.2.1 Pehr Kalm**

Né en 1716, Pehr Kalm est un naturaliste d'origine finlandaise travaillant en Suède auprès du célèbre Linné. Ce dernier encouragera des « disciples », dont Kalm, à voyager afin de répertorier des plantes et des animaux qui pourraient s'acclimater au climat suédois et ainsi

---

<sup>48</sup> Shannon Lee Dawdy, « La Nouvelle-Orléans au XVIII<sup>e</sup> siècle. Courants d'échange dans le monde caraïbe », *Annales: HSS*, vol. 62, n° 3, 2007, p. 663-685.

<sup>49</sup> Marie Polderman, *La Guyane française, 1676-1763: mise en place et évolution de la société coloniale, tensions et métissages*, Petit-Bourg, Ibis Rouge, 2004, p. 30-31; 37-41; 43.

<sup>50</sup> Schiebinger, *Plants*, p. 82-90; L'auteure adapte à ses fins la notion de contact zone de Mary Louise Pratt décrivant plus largement des régions (généralement coloniales) où des populations jusqu'alors spatialement séparées entrent en contact les unes avec les autres. Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992, p. 6-7.

enrichir le royaume<sup>51</sup>. Kalm effectuera un premier voyage en Russie en 1744, puis entreprendra son périple en Amérique du Nord, toujours dans le but d'y faire un inventaire de la faune et de la flore, de rapporter des graines, etc.<sup>52</sup>. Ce voyage devait le conduire de Philadelphie jusqu'à la baie d'Hudson; finalement, au cours des trois ans qu'il passa en Amérique, Kalm séjourna surtout dans les colonies britanniques du Nord (Pennsylvanie, New Jersey...). Mais il consacra l'été de 1749 à étudier la flore et la faune de la vallée laurentienne, séjour de 130 jours dont il rendit compte dans son journal manuscrit et dans son ouvrage publié *En Resa till Norra America* (t. 3, 1761).

Les écrits de Kalm sont intéressants à consulter dans le cadre de cette recherche, car ils permettent d'étudier l'histoire naturelle du Canada avec le regard d'un naturaliste s'insérant très bien dans les réseaux scientifiques officiels de l'époque. Qui plus est, Kalm, Suédois protestant, observe la colonie française avec un certain détachement<sup>53</sup>. D'où la présence dans ses écrits d'observations sur la pratique de la religion catholique qu'un Français, par exemple, n'aurait pas jugé utile de mentionner. Il est d'ailleurs intéressant de mettre côte à côte certaines remarques que Kalm formulera concernant la pratique de la religion au Canada avec les commentaires d'un auteur comme Le Page du Pratz sur la vie rituelle des Autochtones – on y retrouve une certaine similitude<sup>54</sup>. La majeure partie de ses écrits est néanmoins consacrée à la description détaillée de la faune et, surtout, de la flore qu'il découvre lors de son périple.

---

<sup>51</sup> Jacques Rousseau, « Pehr Kalm et son oeuvre », dans Jacques Rousseau et Guy Béthune, dir., *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977, p. XLII-LI.

<sup>52</sup> Jonsson, *loc. cit.*, p. 103-109.

<sup>53</sup> Kalm, *Voyage*, p. LXX-LXXXIII.

<sup>54</sup> Voici deux citations que l'on retrouve chez Le Page du Pratz « Je voulois d'abord [s]avoir du Gardien du Temple ce que lui & ses Compatriotes pensoient de Dieu » (p.326); « Il ne me parla point de Sacrifices, de Libation ne d'Offrandes, parce qu'ils n'en font point. Tout leur culte consiste à entretenir le feu éternel, & c'est à quoi le Grand Soleil veille avec une attention particulière par-dessus le Chef des Gardiens du Temps. Celui qui régnoit de mon tems & que j'ai connu particulièrement, alloit voir tous les jours dans son Temple si le feu subsistoit. Sa vigilance avoit été excitée par la frayeur que lui avoit imprimée un ouragan terrible qui avoit passé dans ce canton » (p.337). Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 326; 337; Ainsi que deux autres que nous retrouvons dans le récit de Kalm « ces nouvelles [religieuses, contrairement aux sœurs de congrégations] ne sont pas admises immédiatement, mais sont retenues ici pendant deux ou trois ans... durant toute cette période, elles ardent toute liberté de ressortir du couvent si elles estiment ne pas avoir le goût d'y demeurer; par contre une fois qu'elles ont été acceptées au nombre des religieuses, elles n'ont plus jamais la possibilité de s'en aller... l'abbesse... ajoute qu'elle et ses sœurs veulent prier Dieu de tout leur cœur pour moi, afin que je devienne un bon catholique romain ; à quoi je répons que j'aimerais encore mieux devenir un bon chrétien et qu'en remerciement de leurs prières, je ne veux pas manquer de demander à Dieu qu'elles aussi aient la faculté de devenir de bonnes chrétiennes, car c'est bien le plus haut degré de religion que l'on puisse atteindre

Kalm quittera Upsal le 5 octobre 1747, prévoyant être de retour en Suède à l'automne 1749. Plusieurs délais s'accumulèrent pendant son trajet : il arriva à Philadelphie seulement un an après son départ et ne quitta l'Amérique qu'en 1751, arrivant à Stockholm en juin de cette année-là<sup>55</sup>. Entre son retour en 1751 et sa mort en 1779<sup>56</sup>, ses recherches ont été publiées à quelques reprises. Son récit de voyage *En Resa* a lui-même voyagé grâce à quelques traductions dont deux en allemand (1754 et 1764) et une en anglais (1770-1771). Nous nous pencherons sur deux versions françaises des récits du périple canadien du Kalm parues à près d'un siècle d'intervalle : celle de Louis Francis Wilfrid Marchand<sup>57</sup> (1880) de la partie canadienne de *En Resa* (mais à partir de la traduction anglaise, principalement) et celle de Jacques Rousseau et de Guy Béthune (1977) du journal de voyage manuscrit du naturaliste.

### 1.2.2 Antoine-Simon Le Page du Pratz

L'*Histoire de la Louisiane* de Le Page du Pratz a été publiée à la fin des années 1750 (une première version paraît en 12 parties dans le *Journal Œconomique* en 1751-1753) et a beaucoup circulé, tant en Amérique qu'en Europe. Son récit s'attardera certes aux connaissances en histoire naturelle qu'il a acquises sur le terrain, mais il est à noter qu'il insistera également sur les relations qu'il a nouées avec les gens qu'il a rencontrés. À cet effet, notons qu'une part significative de son ouvrage est dédiée à son esclave autochtone, esclave de la nation tchitimacha de qui il aura des enfants<sup>58</sup>. Il reviendra également sur les guerres qui se sont déroulées en Louisiane lors de son séjour et justifiera même les actes des Natchez, qui se sont révoltés contre les Français au tournant des années 1730, révolte qui força la rétrocession de la colonie – alors gérée par une compagnie privée – à la couronne française.

---

ici-bas, en ce séjour des mortels » (p.230); « La religion de ce pays-ci est la religion catholique-romaine; aucune autre n'y est tolérée. Presque tous ceux qui ont été en France disent également que les Canadiens des deux sexes sont plus fortement attachés à leur religion et plus fervents que n'importe qui en France » (p.500). Kalm, *op. cit.*, p. 230; 500.

<sup>55</sup> Pour la petite histoire, Kalm quittera l'Amérique avec sa nouvelle épouse qu'il avait rencontrée au New Jersey.

<sup>56</sup> Kalm, *op. cit.*, p. LVI.

<sup>57</sup> Id., *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

<sup>58</sup> Gordon M. Sayre, « Plotting the Natchez Massacre: Le Page du Pratz, Dumont de Montigny, Chateaubriand », *Early American Literature*, vol. 37, n° 3, 2002, p. 385.

Né au Pays-Bas ou en France en 1695, Le Page du Pratz se fera soldat et participera à la Guerre de Succession d'Espagne. Il s'établit donc en Louisiane pendant de nombreuses années (1718-1735) où il gère des plantations de tabac près de la région des Natchez alors que cette colonie était encore administrée par des intérêts privés. Cette situation le met dans une situation unique : il sera confronté au jour le jour au traitement des esclaves œuvrant dans les plantations, possédera lui-même un esclave pour les tâches domestiques et par sa proximité avec les Natchez, aura une vision unique sur les revendications et les raisons des révoltes de cette nation autochtone. Tous ces éléments se retrouvent dans l'*Histoire de la Louisiane*, où ils côtoient un discours économique prônant la rentabilité des plantations. C'est en revenant en France, en 1734, que Le Page du Pratz commença à penser à l'écriture de ses mémoires qu'il publia plusieurs années plus tard, soit en 1758, avant le dénouement de la guerre de Sept Ans. Peu d'informations semblent exister sur sa vie entre son retour en France et la publication de son livre. L'anthropologue Dawdy émet l'hypothèse qu'il se soit joint à un salon ou à un cercle puisque lorsqu'il « pré-publiera » son *Histoire de la Louisiane* dans le *Journal Économique*<sup>59</sup> au début des années 1750, il mentionnera être entouré d'amis érudits<sup>60</sup>. Autre argument qui soutient cette hypothèse : les idées des Lumières, et en matière de développement des colonies, des idées « proto-physiocratiques » sont bien présentes dans ses écrits. En utilisant la Louisiane comme exemple, il proposera entre autres que le développement d'une économie prospère et durable ne passerait que par un bon gouvernement qui permettrait de développer des zones de libre-échange, de soutenir l'agriculture et de favoriser l'augmentation de la population. Il situera ainsi son ouvrage dans la République des Lettres. Ce livre recevra un accueil favorable du milieu intellectuel, probablement en partie grâce à ses idées et par le langage propre aux Lumières dont il s'inspirera. Il sera traduit dans plusieurs langues.

---

<sup>59</sup> Ce n'est que par la suite que ces articles deviendront son *Histoire de la Louisiane* en trois volumes tel que nous le connaissons maintenant.

<sup>60</sup> Shannon Lee Dawdy, « Enlightenment from the Ground: Le Page Du Pratz's *Histoire de la Louisiane* », *French Colonial History* 3, 2003, p. 18-20.

### 1.2.3 Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny

Fils d'un avocat au Parlement de Paris, il séjourna en tant que soldat au Canada (1715-1717) et soldat assistant ingénieur en Louisiane (1719-1720) avant de revenir en Louisiane en 1720 en tant qu'officier privé. Il y vécut jusqu'à son retour en France en 1737<sup>61</sup>. Comme Le Page du Pratz, ami devenu rival, Dumont de Montigny passa donc plusieurs années en Louisiane en tant que militaire. Mais sa carrière d'officier ne fut guère brillante. Malgré le soutien dont il bénéficiait de certains membres de la noblesse – notamment du dédicataire de son premier manuscrit, le duc de Belle-Isle – il semble avoir possédé un caractère difficile. Du moins peut-on le penser en lisant son récit des conflits personnels qui jalonnent son parcours dans la colonie. Il était en outre un jardinier passionné.

Dumont de Montigny rédigea un premier récit de ses aventures louisianaises en 1747, récit resté inédit jusqu'à la parution d'une édition critique en 2008. L'abbé Jean-Baptiste Le Mascrier l'aida à publier, en 1753 une version beaucoup plus élaborée de ce récit qui se voulait aussi une riposte aux articles de Le Page du Pratz parus dans le *Journal Économique*. Il est fort possible que Dumont de Montigny mourût peu de temps après puisqu'il ne réapparaît pas dans les archives, même pour percevoir l'argent de sa pension. Peut-être cette disparition aide-t-elle à expliquer la réception plutôt réservée qu'ont connue les *Mémoires historiques* de Dumont, qui ne semblent pas avoir été réédités ni intégralement traduits comme l'a été l'*Histoire* de Le Page. Pourtant, les écrits de Dumont ne manquent pas de charme, exprimant une solide culture littéraire par des allusions à Defoe, Homère et la Bible. Comme les autres auteurs que nous étudions, il consacre une partie non négligeable de ses écrits à la description de la flore et de la faune.

### 1.2.4 Pierre Barrère

En 1736, Jacques François Artur, entamera un séjour de 35 ans en Guyane française en tant que médecin du roi. Il est le premier à porter ce titre, mais il avait plusieurs prédécesseurs qui pratiquaient la médecine et s'adonnaient à la botanique dans la colonie. Pierre Barrère fut

---

<sup>61</sup> Gordon Sayre et Shannon Lee Dawdy, « Introduction », dans Gordon Sayre et Shannon Lee Dawdy, dir., *Regards sur le monde atlantique*, Québec, Septentrion, 2008, p. 4.

un de ces médecins-botanistes. Selon l'historien et géographe Froidevaux, la nomination de Barrère, médecin né à Perpignan dans le Roussillon en 1690, à la suggestion du botaniste parisien Antoine de Jussieu, répondait à une requête du gouverneur de la Guyane, qui souhaitait voir étudiées les plantes de la colonie<sup>62</sup>. Arrivé à Cayenne en 1722, Barrère semble s'y être mis avec enthousiasme, à tel point qu'il semble avoir négligé son travail de médecin. C'est l'une des raisons qui auraient incité l'ordonnateur d'Albon, dans une missive officielle datée de 1724, à mettre en doute sa crédibilité, ses compétences et son honnêteté tant à titre de botaniste qu'à titre de médecin<sup>63</sup>. Quoi qu'il en soit, Barrère rentra en France en 1725. Il ne publia ses deux ouvrages sur la Guyane, un *Essai sur l'histoire naturelle* faisant office d'inventaire des espèces et une *Nouvelle relation*, description détaillée de la colonie, qu'en 1741 et 1743, respectivement<sup>64</sup>. Il explique ainsi le long hiatus qui sépare ses publications de son séjour en Guyane : « J'ai été obligé depuis [mon retour] de me livrer aux travaux de la Médecine-Pratique, & j'avoie presque perdu de vûë les Mémoires que j'avois rapporté de mon Voyage, lorsque des personnes respectables ont réveillé depuis peu la forte passion que j'ai toujours eue pour la Botanique & l'Histoire Naturelle<sup>65</sup> ». D'après Froidevaux, la *Nouvelle relation* fut assez prisée du public français<sup>66</sup>. L'ouvrage sera en quelque sorte réincarné dans une nouvelle publication parue en 1763, la *Description géographique de la Guyane* du géographe Jacques-Nicolas Bellin, qui s'en inspira fortement<sup>67</sup>.

Voici donc les quatre auteurs qui nous intéresseront dans les chapitres suivants. Soulignons que certains d'entre eux sont plus naturalistes que d'autres : Kalm et Barrère, botanistes de formation, se distinguent de leurs vis-à-vis louisianais à cet égard. N'empêche : le goût d'histoire naturelle paraît assez largement partagé entre les quatre hommes. Voyons comment il s'exprime.

---

<sup>62</sup> Henri Froidevaux, *Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère; Extrait du Bulletin de géographie historique et descriptive*, Paris, Imprimerie nationale, 1896, p. 1-15.

<sup>63</sup> Polderman, *La Guyane*, p. 55.

<sup>64</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, op. cit.; Id., *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, op. cit.

<sup>65</sup> Id., *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, p. ix.

<sup>66</sup> Froidevaux, *Notes*, p. 3-4.

<sup>67</sup> Jacques-Nicolas Bellin, *Description géographique de la Guyane*, Paris, Didot, 1763.

## Chapitre 2 : Une nature... neuve?

Après avoir présenté d'un point de vue générique les huit textes à l'étude, ce chapitre s'intéresse à la mise en scène de la nouveauté des espèces observées par nos auteurs, mise en scène qui insiste bien souvent sur leur caractère familier.

### 2.1 Des textes variés

Décrire la nature américaine et rendre compte de ce qu'ils ont vu, appris et vécu lors de leur voyage et de leur séjour aux Amériques : voilà le point de départ commun des auteurs à l'étude ici. Du point de vue de la forme comme de celui du contenu, ces écrivains proposent des textes assez variés. Regardons de plus près les ouvrages à l'étude ici qui, chacun à sa manière, relèvent du récit de voyage, tous les auteurs étant des Européens qui rendent compte de leur séjour dans une colonie française. À vrai dire, ces différentes publications témoignent de la diversité des manières d'écrire qui caractérisait ce genre littéraire en plein épanouissement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans son étude sur la relation de voyage en Amérique, Réal Ouellet constate l'hybridité fondamentale de ce type de récit qui, la plupart du temps, « emprunte une triple démarche discursive : narrative, descriptive et commentative. En d'autres termes, [la relation] raconte une histoire, propose une encyclopédie, commente ou discute des idées<sup>1</sup> ». Dans une autre publication, Ouellet fera également remarquer que ce genre réunit aussi des attributs de l'épopée, du récit historique, du traité de géographie et qu'on peut même y retrouver des traits romanesques puisque la plupart du temps, les relations de voyage impliquent la narration d'une histoire : celle du voyageur<sup>2</sup>.

Quelques comparaisons suffisent pour voir que chacun de nos auteurs aborde à sa façon son travail de « relateur<sup>3</sup> ». Pierre Barrère semble presque s'excuser lorsqu'il laisse de côté – mais si peu – l'histoire naturelle :

On sera peut-être surpris de ne point trouver, dans cet  
Ouvrage, la description de divers Animaux curieux, des  
Plantes rares, ni leurs vertus, & même plusieurs autres

---

<sup>1</sup> Réal Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles): au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 2.

<sup>2</sup> Id., « Pratique et passion de la littérature », dans Alain Beaulieu et Stéphanie Chaffray, dir., *Représentation, métissage et pouvoir - La dynamique coloniale des échanges entre Autochtones, Européens et Canadiens (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Canada, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 114-117.

<sup>3</sup> Id., *La relation de voyage en Amérique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles): au carrefour des genres*, op. cit., p. 4.

Productions naturelles du Pays. L'Auteur n'a pas crû que ce fût ici l'endroit d'en parler : Car, outre que ces matières ne sont pas du goût de tout le monde... il a jugé à propos d'en faire un Ouvrage à part. On doit même regarder le Dénombrement abrégé [i.e. son *Essai* précédemment publié en 1741] qu'il vient de donner au Public, comme un espère de Prodrome de cet Ouvrage<sup>4</sup>,

Le Page du Pratz introduira le sien en insistant sur sa volonté de corriger les fausses idées qui circulent sur la Louisiane :

Les faux jugements qu'on a portés sur cette contrée de l'Amérique, semblent même inviter un bon Patriote à redresser les idées & à en donner de justes... il est donc absolument nécessaire de détruire ces faux jugements occasionnés par des Relations infidèles souvent pleines de malignités, & presque toujours d'ignorance : je ne puis donc espérer d'en venir à bout qu'en publiant cette Histoire. On y verra non-seulement avec quelle impartialité j'ai considéré la Louisiane, mais encore avec quelle attention j'en ai examiné les productions<sup>5</sup>.

De son côté, Kalm, botaniste tout à son affaire, se veut utile :

Les nombreuses personnes qui cherchent dans la lecture d'un livre le plaisir de la distraction plutôt que l'utilité, se désoleront bien vite de ce que, si souvent au cours de ce récit de voyage, nous parlons de champs et de prés, et de toutes sortes de choses qui ont trait à l'économie domestique. On ne trouve guère cela dans la plupart des récits de voyages parus à ce jour... Mais le but de mon voyage et ma principale préoccupation furent précisément de recueillir des informations de cette sorte<sup>6</sup>;

Enfin, Dumont de Montigny invite ses lecteurs à tirer des leçons de sa vie mouvementée :

Dès qu'on commence à jouir du repos dans un âge mûre, il est juste de reconnoître ses égarements de jeunesse pour en faire un amande honorable à Dieu son créateur, par un

---

<sup>4</sup> Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France equinoxiale*, Paris, Piget, 1743, p. II-IV.

<sup>5</sup> Antoine-Simon Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier*, Paris, La Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758, p. iii-iv.

<sup>6</sup> Pehr Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, p. 6.

véritable retour vers lui. J'ay trop sensiblement resenty sa main secourable dans les traverses de ma vie, qui n'a été qu'un tissu de miseres et de dangers, pour [ne pas] lui en rendre des actions de grâce<sup>7</sup>.

Essayons de mettre un peu d'ordre dans ce corpus qui, du point de vue des intentions des auteurs comme de celui des genres d'écriture, paraît assez hétéroclite. Commençons par les deux journaux de voyage : les récits de Kalm et de Dumont de Montigny datant respectivement de 1749 et de 1747 et publiés seulement en 1977 et 2008. Les deux auteurs optent pour le récit chronologique, tout en lui donnant une touche rigoureusement personnelle. Tandis que Dumont de Montigny relate de manière imagée les événements de sa vie, les découvertes et les rencontres qu'il a faites lors de ses voyages dans le monde atlantique, Kalm tient un journal au jour le jour : il date chacune de ses entrées et note sobrement ce qu'il a vécu et, surtout, observé cette journée-là. Le choix de Dumont de Montigny de se mettre en scène dans son propre récit doit s'entendre à la lettre : références homériques et bibliques à la clé, il raconte les bons moments et les coups durs de sa vie. Ce faisant, il permet au lecteur de bien saisir sa perspective des relations entre les divers acteurs en présence dans les colonies d'Amérique française qu'il fréquentera : « J'étais le bienvenu partout où j'allois, et même les meilleures maisons me faisoient l'honneur de me convier à leur table. Je les divertissois par les vers que je faisois ou par quelque petite chansonnette, mais le désir que j'avois de revoir ma patrie me causa bien des langueurs et tristesses<sup>8</sup> ». Il ne consacre que quelques pages à l'histoire naturelle, à la fin de son ouvrage, tout en s'intéressant à l'ethnographie des peuples autochtones, sujet d'un assez long chapitre. Kalm, quant à lui, relate bien sa vie de voyageur dans une colonie étrangère et se risque même à une sorte d'ethnographie des Canadiens, comme nous pouvons entre autres le remarquer ici :

Tous, ici, tiennent pour assuré que les gens du commun parlent ordinairement au Canada un français plus pur qu'en

---

<sup>7</sup> Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, Québec, Septentrion, 2008, p. 59.

<sup>8</sup> Voici un deuxième exemple: « [Le commandant] me demanda si ce n'étoit pas en qualité de trente-six mois [qu'il avait déjà séjourné à Québec] ? Cela me choqua un peu, mais c'étoit mon supérieur, que faire ? je passay cela sous silence mais luy, revenant à la charge il me demanda si je n'avois pas connu un nommé Le M[oyne]. Je lui réponsus que je l'avois connu, mais que ce n'étoit pas un grand bonheur et honneur pour moy... C'est que [Le Moyne] est un ivrogne et une personne indigne de la société de toutes les honnestes gens » (p.108-109) *ibid.*, p. 72; 108-109.

n'importe quelle Province de France et qu'ils peuvent même, à coup sûr, rivaliser avec Paris... J'ai rencontré des femmes qui écrivaient comme le meilleur des écrivains publics et je rougis, pour ma part, de n'être pas en mesure de le faire de la sorte... J'ai découvert ici que, parmi toutes les langues, c'est le suédois qui possède l'art d'écrire le plus naturel; en effet, nous n'écrivons guère plus de lettres que nous n'en avons à prononcer... nous n'écrivons pas volontiers des lettres inutiles... les femmes du Canada suivent ordinairement leur pente naturelle lorsqu'elles n'ont pas prêté beaucoup d'attention à l'orthographe et à l'art d'écrire français : elles mettent rarement plus de lettres qu'il n'en faut<sup>9</sup>.

Mais ce botaniste en mission tient surtout à décrire la nature canadienne, et ce, de façon systématique. Jour après jour, il évoque le paysage qu'il traverse, donne la distance parcourue et note deux fois plutôt qu'une la température en degrés Celsius, signe de la fierté qu'il porte à sa culture suédoise : contrairement à Le Page du Pratz et Dumont de Montigny, il se présente comme un véritable savant. Et, surtout, il nomme et décrit les plantes qu'il a pu observer sur son chemin ou desquelles on lui a parlé.

Les innombrables observations de Kalm ne sont pas sans rappeler *l'Essai sur l'histoire naturelle* (1741) de Barrère qui, de tous les ouvrages qui sont étudiés dans le cadre de ce mémoire, illustre le mieux la fonction encyclopédique<sup>10</sup> du récit de voyage tel que défini par

---

<sup>9</sup> Kalm, *Voyage*, p. 540-541.

<sup>10</sup> "Au lieu d'un Ouvrage que j'avois dessein de faire, je me suis borné à un Essai, ou à un simple abrégé de ce que j'ai observé dans le Voyage que je fis à Cayenne par ordre du Roi en 1722 (où j'ai resté trois ans)... J'ai été obligé depuis de me livrer aux travaux de Médecine-Pratique, & j'avois presque perdu de vûë les Mémoires que j'avois rapporté de mon Voyage... Mais comme je me défie de moi-même sur le cas que je puis faire du Recueil de Plantes, de divers Animaux, que j'ai décrit & dessiné sur les lieux, & de plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle, je prends le parti de l'exposer sommairement au jugement du Public, afin que si cet Essai est du goût des Sçavans, & qu'ils jugent que ces matériaux soient capables d'enrichir ce que nous avons jusqu'à présent de l'Histoire Naturelle, & particulièrement de l'Histoire des Plantes, je puisse tandis que je ai encore le loisir & la force, exécuter mon dessein de donner l'Histoire Naturelle de la France Equinoxiale" (p.XVIII-XI) Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, *op. cit.*; "On sera peut-être surpris de ne point trouver, dans cet Ouvrage, la description de divers Animaux curieux, des Plantes rares, ni leurs vertus, & même plusieurs autres Productions naturelles du Pays. L'Auteur n'a pas crû que ce fût ici l'endroit d'en parler : Car, outre que ces matières ne sont pas du goût de tout le monde... il a jugé à propos d'en faire un Ouvrage à part. On doit même regarder le Dénombrement abrégé [i.e. ses essais précédemment publiés en 1741] qu'il vient de donner au Public, comme un espère de Prodrome de cet Ouvrage" (p.II-IV) Id., *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, *op. cit.*

Ouellet<sup>11</sup>. Dans les deux cas, la plupart des entrées seront suivies d'une description plus ou moins détaillée des caractéristiques et des utilisations possibles des plantes en plus de contenir leur nom en latin. De plus, malgré la distance entre les deux colonies que Kalm et Barrère exploreront – soit le Canada et la Guyane française – certaines de leurs observations se feront sur des plantes de la même famille, ce qui nous permet de comparer leur rigueur. Voici Kalm sur l'herbe capillaire, soit une sorte de fougère :

Herba capillaris = Adiantum canad. Corn. [=Adiantum pedatum L.). C'est également une des marchandises qui font partie des revenus du Canada; cette plante pousse en assez grande abondance... entre New York et Albany et entre Albany et le fort Saint-Frédéric.. Cette plante pousse en forêt dans les endroits ombragés... Cette plante a la réputation de surpasser le Capillus veneris d'Europe... Les Français et surtout les Sauvages parcourent la forêt à cette époque-ci [26 juillet au 6 août] et également durant tout le mois de juillet, afin de récolter cette plante<sup>12</sup>.

Barrère s'en tient à la brève description suivante : « ADIANTUM Americanum Corn. Adiantum fruticosum, Brasilianum C.B. Pin Capillaire du Canada... ADIANTUM nigrum... Cette espèce de Capillaire se trouve presque par-tout<sup>13</sup> ». Il est vrai que dans cet exemple, les explications de Barrère sont plus succinctes, mais notons qu'à certains moments, cette tendance est inversée<sup>14</sup>.

L'*Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale* de Barrère est un catalogue des espèces guyanaïses – plus de 500 végétaux et presque autant d'espèces animales, sans parler d'une liste de minéraux – qui résume les connaissances que l'auteur a acquises lors de son séjour dans la colonie. Il s'agit également du seul ouvrage qui ne comprenne aucune

---

<sup>11</sup> Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles): au carrefour des genres*, op. cit., p. 2.

<sup>12</sup> Kalm, *Voyage*, p. 224.

<sup>13</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1741, p. 5.

<sup>14</sup> À noter également que Le Page du Pratz mentionne aussi cette plante dans son récit et que la définition qu'il en donne se distingue par son côté fonctionnel et accessible et qu'elle ne comprend aucun terme en latin :

« Le Capillaire croît à la Louisiane plus beau & pour le moins aussi bon que celui du Canada, qui a tant de réputation. Il vient dans les ravins des Côteaux dans des endroits absolument impénétrables aux rayons du Soleil les plus ardents. Sa hauteur ordinaire est d'un pied, & il porte une tête bien fourrée. Quelques vertus que nous connoissions en France au Capillaire, les Médecins Naturels lui en connoissent encore davantage ». Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second*, op. cit., p. 57-58.

gravure ou dessin. Barrère concevait ce livre comme préambule à un autre qui, au départ, devait ressembler à un traité d'histoire naturelle de la colonie; *la Nouvelle relation de la France équinoxiale* qu'il publia en 1743 et que nous étudions aussi n'est pas cet ouvrage, resté en plan, mais plutôt une description générale de la Guyane, ses populations et ses ressources. Le sous-titre décrit assez bien les sujets traités : *Contenant La Description des Côtes de la Guiane; de l'isle de Cayenne; le Commerce de cette Colonie; les divers changements arrivés dans ce Pays; & les Mœurs & Coûtumes des différens Peuples Sauvages qui l'habitent*. Ce récit, si on en croit Froidevaux<sup>15</sup>, a influencé quelques penseurs de l'époque, dont Raynal. Notons également que le géographe Bellin s'en inspirera fortement dans sa *Description géographique de la Guyane* parue en 1763<sup>16</sup>.

En deux ans, Barrère passe donc de l'inventaire des espèces guyanaises à un portrait plus global et thématique de la colonie se concentrant sur ses populations et ses possibilités de développement. Ce faisant, Barrère rejoint d'autres auteurs que nous étudions, car aussi bien Dumont de Montigny<sup>17</sup> que Le Page du Pratz<sup>18</sup> optent eux aussi pour une telle approche. Dans ces travaux sur la Louisiane, des thèmes tels que la faune, la flore, le commerce, le potentiel minier et l'histoire coloniale côtoient des éléments d'histoire, de géographie et d'autobiographie. Dans son *Histoire de la Louisiane* qui développe ses observations formulées dans le *Journal Oeconomique*<sup>19</sup>, Le Page du Pratz se livre à une description systématique des plantes et des animaux de la colonie, mais a bien d'autres connaissances à partager, tant sur les

---

<sup>15</sup> Henri Froidevaux, *Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère; Extrait du Bulletin de géographie historique et descriptive*, Paris, Imprimerie nationale, 1896, p. 1-15.

<sup>16</sup> Jean-Nicolas Bellin, *Description géographique de la Guyane*, Paris, De l'imprimerie de Didot, 1763.

<sup>17</sup> Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T.*, Le Mascrier, Jean-Baptiste éd., Paris, Cl. J. B. Bauche, 1753; *ibid*.

<sup>18</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second*, *op. cit*; Id., *Histoire de la Louisiane, Tome premier*, *op. cit*; Id., *Histoire de la Louisiane, Tome troisième*, *op. cit*.

<sup>19</sup> Antoine-Simon Le Page du Pratz, « Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. septembre 1751; « Mémoire sur la Louisiane », vol. octobre 1751; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. décembre 1751; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. février 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. mars 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. avril 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. juillet 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. août 1752, « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. septembre 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. novembre 1752; « Suite du Mémoire sur la Louisiane », vol. décembre 1752; « Suite & fin du Mémoire sur la Louisiane », vol. février 1753.

explorations françaises que sur la géographie de la colonie, le « soulèvement » des Natchez ainsi que les coutumes, la religion et les origines des Autochtones. Le récit de Le Page du Pratz se distingue également par la place qu'il accorde à ses sources, dont les Autochtones à qui il crédite une partie des informations qu'il recueille – notamment celles du voyageur yazou Moncacht-Apé<sup>20</sup>. Il se distingue également par le fait qu'il traitera les Autochtones non pas comme un groupe homogène, mais comme des nations et des gens à part entière ayant leur propre agentivité. Faisant preuve de moins d'empathie envers les Amérindiens, tant dans les textes qu'il publiera dans le *Journal Oeconomique*<sup>21</sup> que dans ses livres, Dumont de Montigny traite de thèmes semblables : il raconte l'histoire de l'établissement de la Louisiane, donne sa principalement de cette nation autochtone, sans négliger pour autant « le climat, la nature & les productions » coloniales, comme le précise encore une fois le sous-titre de son ouvrage.

Cette description sommaire des textes qui forment notre corpus permet donc de constater une diversité certaine des stratégies des auteurs. Comme le formule Réal Ouellet, ils combinent des « démarches discursives » de façon variée dans des textes qui sont à la fois hybrides et fragmentés<sup>22</sup> : la part des descriptions de la nature que le littéraire rangerait sous le volet « encyclopédique » est plus ou moins importante selon l'auteur, l'ouvrage et l'objectif de production. Ces descriptions occupent toute la place dans l'*Essai* de Barrère et une bonne part dans le *Voyage* – resté longtemps manuscrit – de Kalm. Leur importance relative est moindre dans les autres textes, à commencer par la version publiée de celui de Kalm. C'est également le cas de la *Nouvelle relation* de Barrère et des textes portant sur la Louisiane, où les dimensions narratives et commentatives s'affirment davantage. En partie en raison de ce dosage contrasté, reflet du contexte et des préférences individuelles, c'est aussi la perspective globale qui change d'ouvrage en ouvrage, parfois même lorsque c'est le même auteur qui écrit. De ce point de vue, c'est Kalm qui constitue un cas à part. Nous l'avons vu dans le premier chapitre, l'objectif du savant finno-suédois lorsqu'il se dirige en Amérique du Nord

---

<sup>20</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome troisième, op. cit.*, p. 102-140.

<sup>21</sup> Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, « Méthode pour faire du sel gris à peu de frais et promptement », *Journal Oeconomique*, vol. avril 1752, 1752; Id., « Manière de passer, tanner et teindre les peaux, usitée par les Peuples naturels de la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. avril 1752, 1752; Id., « Poterie des Peuples de Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. novembre 1752, 1752.

<sup>22</sup> Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles): au carrefour des genres, op. cit.*, p. 4; 6.

est d'amasser des connaissances principalement sur la flore américaine qui pourraient servir à l'épanouissement économique de la Suède, selon le projet caméraliste linnéen auquel il souscrit avec enthousiasme. Sa perspective est celle d'un botaniste européen – davantage, dirait-on, qu'un Européen botaniste! – qui n'est ni français ni catholique; lorsqu'il détourne son regard des prairies, des marais et des forêts canadiennes, c'est souvent pour situer la vie coloniale dans une double comparaison dont les autres termes sont la Suède et les colonies anglo-américaines qu'il vient de quitter. Une de ses préoccupations est justement la promotion étatique du savoir sur la nature; il se dit d'ailleurs impressionné par les efforts de l'administration coloniale française dans ce domaine. C'est un regard distant mais curieux qu'il promène, l'été de 1749, sur le Canada laurentien<sup>23</sup>.

Nos autres auteurs sont des Français qui, ayant passé au moins une partie de leur séjour en Amérique au service du roi, connaissent de l'intérieur la *machine coloniale* de Louis XV. Tous concluent une sorte de « pacte avec le pouvoir<sup>24</sup> » et participent pleinement au programme colonial. La chose se voit dès les dédicaces des deux auteurs qui se livrent à cette pratique où sont honorés des hommes très haut placés, généralement dans l'administration coloniale, soit le comte de Maurepas dans le cas de l'*Essai* de Barrère, le duc de Belle-Isle dans la première version du récit de Dumont de Montigny et le marquis de Silhouette dans la seconde version du récit de Dumont de Montigny éditée par Le Mascrier. De plus, sans dédicacer son récit, notons que Kalm encensera à plusieurs reprises des membres de l'administration coloniale française<sup>25</sup> dans son récit et qu'il nous livrera également des comptes rendus de ses missives, tant avec des gens des colonies que des gens d'outremer<sup>26</sup>. Inutile de dire, donc, que même sans dédicace, ces écrits contribuent à l'effort de promotion coloniale.

---

<sup>23</sup> Plusieurs exemples peuvent être trouvés aux pages citées ici. Kalm, *Voyage*, p. 84; 85; 87; 126; 168; 266; 282; 322; 323; 388; 396; 426; 438; 444-445; 447; 450; 464; 540-541.

<sup>24</sup> Ouellet, *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles): au carrefour des genres*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>25</sup> Comme le démontre l'exemple suivant: "Ce commandant, que l'on appelle ici commendeur [sic], paraît être un homme de cinquante ans, d'une bonté extrême, qui a beaucoup voyagé au Canada et en connaît assez bien différents aspects. C'est en outre un homme cultivé et j'ai appris de lui quantité de chose" Kalm, *op. cit.*, p. 83.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 528-534...

Cet engagement commun constaté, les perspectives des auteurs français sur les colonies diffèrent jusqu'à un certain point et, parfois, évoluent. Dans sa *Nouvelle relation*, Pierre Barrère promeut la Guyane française, colonie pleine de promesses, mais à ses yeux, injustement négligée. Comme le feront d'ailleurs ses deux confrères louisianais, il mise sur le commerce, planche de salut colonial. Les deux auteurs qui écrivent sur la Louisiane affichent des attitudes plus ambiguës à l'égard de certaines manifestations de la colonisation française. Chez Dumont de Montigny, il y a un net changement de ton à signaler entre 1747, lorsqu'il écrit son journal, et 1753, année de publication de ses *Mémoires historiques*. Le premier texte se veut la plainte d'un « Robinson françois<sup>27</sup> » ayant traversé bien des épreuves; Dumont en profite pour dénoncer la mauvaise administration de la Louisiane, source d'une partie de ses difficultés. Trois petites phrases résument bien la teneur de sa critique :

[Q]uoique l'on ai[t] commencé à s'établir dans ce pays même dans les formes depuis 1718 jusqu'à présent, hélas, le diray-je, au lieu d'augmenter, il tombe peu à peu. Et pourquoi ? pour n'avoir pas bien été gouverné et régi. Que ceux qui ont eu le pouvoir en main ont songés à s'enrichir, sans songer à l'établir comme il auroit falut<sup>28</sup>.

Ailleurs il souligne que la Louisiane constitue « une terre propre à former une colonie des plus florissante et des plus fructueuse pour le royaume, si elle étoit conduite et gouvernée avec douceur et équité, comme faisoient autrefois les Romains, au lieu qu'elle n'a valu jusqu'icy que des pertes et des fatigues à notre nation<sup>29</sup> ». Six ans plus tard, dans son livre édité par l'abbé Le Mascrier, Dumont de Montigny se concentre sur les possibilités qu'offre la Louisiane aux colons et à la France. Il semble plus que jamais convaincu que « ce pays-là, sans faire tort au Pérou, ne lui céderoi pas par ses avantages<sup>30</sup> » s'il était convenablement exploité, mais il met en sourdine sa critique politique – laquelle de toute façon ne visait pas les fondements du colonialisme.

---

<sup>27</sup> Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, op. cit., p. 55.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 416.

Le Page du Pratz est mieux connu que nos autres auteurs, ce qui ne devrait pas nous surprendre : comme l'a démontré Dawdy, l'ingénieur et ancien militaire devenu planteur de tabac participait aux courants de pensée des Lumières naissantes – et les nourrissait jusqu'à un certain point, comme en témoignent les traces de l'*Histoire de la Louisiane* qu'on retrouve dans l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal<sup>31</sup>. Son traitement admiratif des Natchez, peuple de « Naturels » – et non de « sauvages » – et son plaidoyer en faveur du traitement humain des esclaves dont il sera question sous peu démontrent qu'il s'adressait à des métropolitains éclairés tout en partageant leurs attitudes contradictoires envers la colonisation et l'esclavage.

Ce qui ne l'empêchait pas, bien entendu, d'inciter ses lecteurs à aller s'établir en Louisiane ou du moins, prendre connaissance du potentiel de cette colonie. Son biais en faveur de cette colonie est d'ailleurs mis en évidence à plusieurs reprises au travers de son récit :

Je suis si prévenu en sa faveur [entendre ici la Louisiane], que je me persuade que la beauté de son climat influe sur le caractère de ses Habitans, qui sont en même tems très doux & très braves, puisqu'avec les qualités pacifiques que tout le monde leur connoît, ils sont d'une bravoure sans reproche : ils ont toujours eu pour les François une fidélité à toute épreuve, sans y être portés par la crainte ou par l'intérêt<sup>32</sup>.

La rentabilité coloniale, fût-elle fondée sur l'esclavage, est d'ailleurs un des soucis constants de cet ancien planteur fortement investi dans la promotion de la colonie. Son histoire de la Louisiane sera publiée très peu de temps avant le dénouement de la guerre de Sept Ans. On peut avancer l'hypothèse qu'un certain patriotisme fait partie de ses motivations et que promouvoir le potentiel économique de cette colonie dans ce contexte sociopolitique n'était pas anodin. Il attend en effet plusieurs années avant d'écrire sur la Louisiane. Ses écrits visent de toute évidence à encourager les Français à se porter à la défense de cette colonie : Le Page met l'accent sur les possibilités d'y faire fortune, d'où l'insistance de son récit sur les ressources minières, les plantes, le potentiel agricole et la faune ainsi que la manière de gérer adéquatement des esclaves afin de faire fructifier les plantations.

---

<sup>31</sup> Shannon Lee Dawdy, « Enlightenment from the Ground: Le Page Du Pratz's *Histoire de la Louisiane* », *French Colonial History* 3, 2003, p. 18.

<sup>32</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 291.

Ces remarques sommaires faites, passons au traitement de l’histoire naturelle dans ces différents textes, d’abord sous l’angle de la manière de transmettre – ou non – la nouveauté de ces natures coloniales puis, dans un second temps, sur les différents informateurs coloniaux utilisés et crédités dans le cadre de ces récits.

## **2.2 La nouveauté**

Dans cette partie, nous verrons nos auteurs exprimer une commune prétention : celle de livrer des connaissances inédites à leurs lecteurs. Mais ils le font de façon variée. Pour commencer, débutons avec le plan humain derrière le voyage de ces quatre individus, car pour chacun de ces voyageurs, dépaysement il y aura.

### **2.2.1 Un choc culturel?**

Les nouveautés auxquelles seront confrontées les naturalistes ne seront pas limitées à la faune ou à la flore; il convient pour commencer d’évoquer certaines des difficultés d’adaptation que nos auteurs affrontent reliées au choc culturel, phénomène qui « se résume à une expérience [...] de désorientation vécue par [une] personne devant apprendre à vivre dans un milieu inconnu. Il survient alors une perte de nombreux repères qui orientent [ses] action[s] de tous les jours<sup>33</sup> » où la personne passe de la phase de la lune de miel par la confrontation avant de s’ajuster à son nouvel environnement. Il est certain que cette définition caractérise le choc culturel comme nous l’entendons au XXI<sup>e</sup> siècle. Plus largement, nos sources contiennent plusieurs passages qui laissent entrevoir que les hommes derrière ces écrits ont vécu certains problèmes d’adaptation à la vie coloniale. Deux d’entre eux se démarquent à cet égard. Dumont de Montigny aura visiblement de la difficulté à s’acclimater aux codes sociaux et à la hiérarchie coloniale, comme le démontrent ses multiples arrestations, dont plusieurs pour insubordination<sup>34</sup>. Pour ce qui est de Le Page du Pratz, on peut lire ses écrits comme la

---

<sup>33</sup> Bureau de la vie étudiante, *Choc culturel et adaptation*, [en ligne], <https://www.bve.ulaval.ca/etudiants-etrangeurs/vivre-a-quebec/choc-culturel-et-adaptation/> (page consultée le 11 août 2019).

<sup>34</sup>Par exemple : Il refuse tout d’abord de répondre à un avis d’arrestation émis contre lui pour insubordination avant d’obtempérer. Il sera libéré quelques heures plus tard (p.140-141) ; Refusant de se faire rétrograder, un de ses supérieurs donnera l’ordre de l’envoyer en prison, en réponse à quoi il sortira son épée. Il s’y fera donc amener de force et y restera six jours (p.175-177) ; Il sera de nouveau emprisonné lors de l’un de ses séjours en

chronique de sa lente remise en question de ses préjugés initiaux à l'endroit des Autochtones. Alors qu'il admet rapidement que « dans ces commencemens, je ne sçavois ni la Langue, ni les coutumes, encore moins la manière de penser des Naturels... comme tous les Européens... un Habitant ancien dans le Pays, me fit traiter d'un fusil à un Chef de Guerre des Naturels voisins. J'eus lieu d'être surpris<sup>35</sup> », il indique également peu après les débuts de son adaptation et, plus encore, de son apprentissage :

Je ne voulois pas être duppe d'un Sauvage, que je regardois comme une Bête brute (car je les croyois tel alors). Le Gouverneur me répliqua que je ne connoissois pas encore ces gens-là, & que quand je les connoitrois, je leur rendrois plus de justice: il disoit bien vrai... l'on a grand tort de nommer Sauvages des gens qui sçavent faire un très bon usage de leur raison, qui pensent juste, qui ont de la prudence, de la bonne foi, de la générosité, beaucoup plus que certaines nations policées<sup>36</sup>.

De plus, alors qu'au début de son récit, il emploiera principalement les termes « sauvages » ou « autochtones », il optera plus spécifiquement pour « naturels » et « autochtones » par la suite. Il se permettra même de critiquer certains de ses collègues ou encore ses supérieurs hiérarchiques qui feront l'erreur de ne pas prendre le temps de connaître les us et coutumes des gens des premières nations avec lesquels ils interagiront. Lorsqu'il sera question dans son journal de l'ordre que Perrier donnera au Soleil de La Pomme afin que ce dernier trouve de nouvelles terres à son peuple, il se permettra ce commentaire :

Ce commandant s'imaginait sans doute parler à un Esclave auquel on commande d'un ton absolu : mais il ignoroit que les Naturels de la Louisiane sont si ennemis de l'esclavage, qu'ils lui préfèrent la mort; les Soleils sur tout accoutumés à gouverner despotiquement, y répugnent encore davantage. Le Soleil de la Pomme, crût qu'en lui parlant raison il pourroit l'entendre; la pensée de ce Soleil se seroit trouvée juste, s'il eût eu affaire à un homme raisonnable<sup>37</sup>.

---

Basse-Louisiane pour finalement réussir à s'en échapper (p.224-228) Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747, op. cit.*, p. 140-141; 175-177; 224-228...

<sup>35</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 86.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>37</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome troisième, op. cit.*, p. 233.

D'ailleurs, il est à noter que plus son récit avancera, plus il utilisera le nom de la personne de qui il parle, ou, tout du moins, un qualificatif plus spécifique comme « la femme de » ainsi que le nom de la nation autochtone de laquelle il parle. Il est le seul naturaliste à l'étude ici à ne pas mettre tous les Autochtones dans un même groupe<sup>38</sup>. Il fera même la distinction entre différentes factions présentes au sein des Natchez – comprendre ici une faction proanglaise et une autre profrançaise.

À leur façon, Kalm et Barrère auront également un choc culturel à surmonter. Futur pasteur luthérien issu d'un pays où le catholicisme n'existe à toutes fins pratiques plus, Kalm se montre très sensible aux manifestations de la religion institutionnelle au Canada et de la piété populaire des colons<sup>39</sup>. Si ses remarques sur les Canadiens et les Français qu'il rencontrera dans la colonie sont généralement admiratives, comme le démontre cet extrait, « [Le commandant du fort Saint-Frédéric], que l'on appelle ici commendeur [sic], paraît être un homme de cinquante ans, d'une bonté extrême, qui a beaucoup voyagé au Canada et en connaît assez bien différents aspects. C'est en outre un homme cultivé et j'ai appris de lui quantité de choses<sup>40</sup> », il réserve un commentaire acerbe pour l'évêque qui pourtant lui-aura permis de visiter le couvent des religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec<sup>41</sup> : « Monsieur l'Evêque qui, à la demande de monsieur Gaultier, m'a donné la permission de visiter

---

<sup>38</sup> Voici quelques exemples démontrant cela: « Cette Nation (Natchez) par tous ces endroits l'emporte sur les autres, entre lesquelles elle s'est toujours distinguée par la noblesse de ses sentimens & par la beauté de ses fêtes » (p.60); « On a dû voir en le lisant les soins & les attentions qu'il faut avoir dans de pareilles entreprises, les ménagements & la politique nécessaire pour conduire les Naturels (Padoucas), & se conduire soi même avec eux d'une manière affable. L'on aura pû aussi y remarquer que ces peuples, quoique très peu habitués à fréquenter les Européens, n'ont rien de barbare que dans la Guerre; que même ils n'ont rien de farouche; on peut au contraire voir en eux de la grandeur, de la bonne foi & beaucoup de reconnaissance. S'ils sont moins civilisés que ceux qui nous fréquentent, ils sont aussi moins raffinés pour nous surprendre » (p.216-217) *ibid.*, p. 60; 216-217...

<sup>39</sup> Par exemple: « La religion de ce pays-ci est la religion catholique-romaine; aucune autre n'y est tolérée. Presque tous ceux qui ont été en France disent également que les Canadiens des deux sexes sont plus fortement attachés à leur religion et plus fervents que n'importe qui en France » Kalm, *Voyage*, p. 438.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 83. Voici d'autres exemples : « On me dit encore que les gens de Québec sont ordinairement mieux élevés, plus civilisés et plus proches des Français de la métropole que les habitants de Mon[t]réal. Ceux-ci seraient plus orgueilleux et plus vaniteux » (p.168); « J'ai rencontré des [Canadiennes] qui écrivaient comme le meilleur des écrivains publics et je rougis, pour ma part, de n'être pas en mesure de le faire de la sorte » (p.540-541).

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 228-231; 242-244.

les couvents; mais ceci mis à part, il ne m'a pas témoigné la moindre faveur; c'est un grossier paysan sans savoir-vivre. Il se nomme de Pontbriand<sup>42</sup> ».

Pour ce qui est de Barrère, on remarque ses difficultés d'adaptation par les comptes rendus laissés par des gens l'ayant soit rencontré, soit connu de réputation. En effet, non seulement n'avait-il pas été le premier choix pour occuper ce poste de médecin du roi<sup>43</sup>, mais en plus, son attitude négative était telle que, rappelons-le, l'ordonnateur d'Albon enverra une missive en France afin de se plaindre de son travail et demander à ce qu'il soit rappelé en métropole. Artur, un médecin du roi venu s'installer dans la colonie après le retour de Barrère en France, se permettra également de critiquer son travail. De son propre aveu, Barrère se sent obligé de pratiquer la médecine alors qu'il préférerait s'adonner à la botanique<sup>44</sup>. Son attitude négative et ses mauvaises relations de travail se répercuteront sur son emploi en Guyane. Son travail, et cette critique s'applique également aux autres naturalistes à l'étude dans le cadre de ce mémoire, est néanmoins de trouver des espèces nouvelles. Du moins à première vue... Voyons comment – et jusqu'à quel point – ils mettent en scène la nouveauté.

### 2.2.2 Des espèces nouvelles?

Le transport de l'inédit est le principe de base de la circulation des savoirs, tel qu'elle a été étudiée par les historiens du monde atlantique moderne. Ce sont en principe des *naturalia* inconnus qui, sous forme de spécimens, de graines, de plantes vivantes et d'inscriptions diverses, traversent l'Atlantique vers l'Europe. Du moins c'est le cas depuis que le carcan du savoir antique a sauté, ce qui est pour l'essentiel le cas au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle lorsque paraissent les textes que nous analysons. Ce domaine d'études prolonge ainsi la vieille préoccupation avec les découvertes.

Regardées de plus près, les choses se compliquent un peu. Susan Parrish, par exemple, donne une prise de vue neuve sur le problème de l'intégration au corpus européen du connu et

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>43</sup> Londa Schiebinger, *Plants and Empire: colonial bioprospecting in the Atlantic world*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004, p. 247.

<sup>44</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. XVIII-XI.

les négociations transatlantiques qui l'accompagnent. Elle souligne en outre que l'accueil qui sera réservé aux observations nouvelles dépendra bien souvent du statut de l'observateur. Ou de l'observatrice : la spécialiste des études littéraires montre des femmes ont eu de la difficulté à faire reconnaître leurs apports parfois considérables aux connaissances européennes en histoire naturelle du monde atlantique<sup>45</sup>. Du reste, l'hétérogénéité de notre corpus suggère d'emblée que nos auteurs n'auront pas toujours la même préoccupation avec la recherche de l'inédit et de sa mise en scène dans leurs textes. Voyons ce qu'il en est.

Premier constat : de façon générale, nos auteurs s'inclinent devant l'idole de la nouveauté – le contraire aurait d'ailleurs été surprenant<sup>46</sup>. Citons d'abord ce témoignage de Kalm qui, de retour en Suède, présente à ses lecteurs suédois le récit de voyage qu'il a tiré de son journal. C'est donc dans la préface de l'*En Resa till Norra America* qu'il revient sur son départ du continent qu'il a parcouru pendant trois ans :

Le 18 [février 1751], je vis l'Amérique pour la dernière fois et j'avoue avoir ressenti une très cuisante douleur à la pensée d'abandonner aussi vite une terre où se trouvait, dans les trois règnes de la nature, un nombre incalculable de choses que je n'avais pu ni observer, ni décrire et que j'étais contraint de laisser à d'autres<sup>47</sup>.

Difficile de faire mieux pour décrire un fort désir de découverte.

De façon un peu moins exaltée, sans doute, Barrère souligne à double trait que les lecteurs de son *Essai* pourront se familiariser avec des plantes et des animaux « que j'ai décrit[s] et dessiné[s] sur les lieux » et ce, même si finalement ces dessins ne seront pas publiés<sup>48</sup>. En outre, il signale son désir d'instruire ses lecteurs de la nouveauté de l'Amérique en renonçant à décrire la préparation de la cassave : « Cela est trop connu aujourd'hui, & se

---

<sup>45</sup> Susan Scott Parrish, *American Curiosity : Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World*, Chapel Hill, UNCP, 2006, p. 103-108.

<sup>46</sup> Même le géographe Bellin, qui s'est fortement inspiré des écrits de Barrère – pour ne pas dire copier – et dont il sera brièvement question au chapitre suivant, se targue d'innover, n'ayant « pas toujours copié servilement [ses sources] » mais plutôt disposé ses éléments selon « un ordre & un arrangement tout-à-fait différent », opération exigeant « de [la] critique & de moyens de comparaison. Bellin, *Description*, p. iv-v.

<sup>47</sup> Kalm, *Voyage*, p. 6.

<sup>48</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. x.

trouve dans un trop grand nombre de Relations, pour m’y arrêter<sup>49</sup> ». L’explication rappelle qu’au XVIIIe siècle, un corpus non négligeable de textes et de connaissances sur l’Amérique circulait déjà en Europe. L’Amérique réservait moins de surprises aux naturalistes qu’au siècle précédent, ce que Kalm relève d’ailleurs également à sa façon dans son journal en mentionnant que « l’étude des sciences naturelles a été l’objet, ici, de beaucoup plus de soins qu’en de nombreux autres endroits<sup>50</sup> ». Cette présence d’un ensemble de récits plus anciens ouvre la possibilité aux auteurs de mettre en évidence le caractère inédit de leurs observations en critiquant celles de leurs prédécesseurs. Après avoir insisté sur les « faux jugements<sup>51</sup> » que certains confrères ont porté sur la Louisiane, Le Page du Pratz établira ses qualifications d’auteur de cette manière :

Parce qu’il n’est guères croyable qu’il se trouve jamais parmi toutes les Nations de l’Amérique Septentrionale aucun homme, qui par la suite pût donner aux François des connoissances semblables à celles que j’ai acquises par le moyen de ceux à qui je m’en suis informé, attendu que cette Nation [les Natchez] ne subsiste plus<sup>52</sup>.

Tout en mentionnant qu’il

averti[t] le Public de ces choses, pour qu’il sçache faire la différence d’un Auteur qui a séjourné plusieurs années dans le Pays dont il écrit l’Histoire, & qui en parle la Langue, d’avec ceux qui n’écrivent que sur des oui-dire, ou qui ne sçavent point la Langue du Pays dont ils écrivent l’Histoire<sup>53</sup>.

Son livre arrive donc à point nommé pour remettre les pendules à l’heure. En se donnant le mandat de rédiger un récit permettant aux lecteurs de se faire une idée plus juste de cette colonie, Le Page du Pratz peut en outre faire valoir ses seize années de résidence en Louisiane. C’est en colon expérimenté et en témoin oculaire qu’il se présente, en expert ès Louisiane, en somme :

---

<sup>49</sup> Id., *Nouvelle relation de la France equinoxiale*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>50</sup> Kalm, *op. cit.*, p. 85.

<sup>51</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier*, *op. cit.*, p. p.iii-iv.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. x

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. xv.

Comme je n'écris que les choses dont je suis témoin, ou que j'ai apprises par mes découvertes & mes expériences, je tâche de les rapporter dans leur tems : ainsi il étoit nécessaire que je fusse établi dans le Pays, avant d'en donner une connoissance aussi exacte que je voulois que fût la Description Géographique particuliere & détaillée de la Louisiane<sup>54</sup>.

C'est donc en connaissance de cause que Le Page peut assurer ses lecteurs que par exemple le sureau s'avère efficace contre les hémorroïdes, car il en a vu les résultats. Le sous-entendu étant évidemment que bien d'autres voyageurs ne peuvent se faire fort d'une telle expérience coloniale<sup>55</sup>.

En l'occurrence, Dumont de Montigny est l'un de ces voyageurs : comme nous le verrons au chapitre suivant, l'œuvre écrite des deux auteurs est marquée au sceau d'une amitié devenue rivalité. Dumont de Montigny, lui, peut s'enorgueillir de 22 ans de résidence dans la colonie et lui aussi base son autorité sur le « j'ai vu »<sup>56</sup>, tout particulièrement dans son journal manuscrit – récit autobiographique – où un certain flou artistique règne d'ailleurs quant à sa présence lors de certains événements. En effet, il ne dira pas toujours précisément s'il se trouvait à l'endroit ou dans les environs des événements qu'il raconte – bref, s'il en a été un témoin direct. On peut compter sur lui pour se mettre de l'avant dès qu'il est présent lors d'événement, mais aussi pour continuer son récit comme si de rien n'était lorsqu'il n'y est plus, quitte à remplacer le « je » par « on ». C'est seulement plus loin qu'il finit par admettre qu'il n'était pas présent lors de certains événements qu'il relate : il attendra par exemple à la

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>55</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 48.

<sup>56</sup> C'est sans doute l'abbé Le Mascrier qui écrit ces lignes admiratives au sujet de Dumont de Montigny, dans l'avant-propos des *Mémoires historiques* : "L'Auteur n'écrit dans ces Mémoires rien dont il n'ait été témoin dont il ne se soit assuré : vingt-deux ans de séjour qu'il a fait dans ce Pays au service de la France sa patrie, lui ont donné le tems d'examiner & de connoître tout par lui-même" Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T., op. cit.*, p. ix.

huitième page<sup>57</sup> soit après plus du quart de son chapitre sur la révolte des Natchez avant de mentionner qu'il n'était pas sur place<sup>58</sup>. D'ailleurs les auteurs de cette édition critique font remarquer qu'il avait quitté la région des Natchez pour la capitale dix mois plus tôt, point qui est totalement omis dans son récit. La majeure partie de son journal se veut une relation de ce qu'il a vécu lors de ses voyages et la crédibilité de son journal est basée sur le fait qu'il a été témoin de la majorité des événements qu'il relate, le plus souvent des épisodes de sa vie de militaire.

Reste à savoir, dans le cadre de nos interrogations sur l'histoire naturelle, précisément ce que ces auteurs apportent de neuf. Ici il convient de distinguer entre les catalogues méthodiques de Barrère et de Kalm et les descriptions moins rigoureuses des espèces américaines qui trouvent leur place dans les autres ouvrages, à caractère plus promotionnel.

Dans son *Essai sur l'histoire naturelle*, Barrère semble faire état de beaucoup d'espèces ignorées par la quarantaine d'autorités auxquelles il se réfère couramment. C'est avec une fierté palpable que le botaniste explique, dans l'avertissement de son *Essai*, que « dans le grand nombre [des] Plantes d'Amérique [décrites ici], il y en a plusieurs qui ne peuvent se rapporter aux genres connus jusqu'à présent; j'ai été obligé d'en faire des genres nouveaux<sup>59</sup> ». À l'intérieur de ses grandes catégories – plantes, oiseaux, « quadrupèdes & reptiles », poissons, insectes, minéraux –, l'*Essai* regroupe les espèces par genres, lesquels sont classés en ordre alphabétique. Comme le fait remarquer Schiebinger, procéder ainsi, c'est arracher les espèces à leur contexte local pour les intégrer à un schéma abstrait et européen<sup>60</sup>. Mais cette disposition des informations facilite le travail de comparaison entre les nouveautés observées par l'auteur et ce qui a déjà été catalogué dans le travail de Barrère lui-même, pour commencer, puis celui d'autres botanistes européens qui ajouteront leurs « découvertes » par la suite. À première vue, du moins, l'inventaire de Barrère divulgue en effet bien des secrets

---

<sup>57</sup> À noter qu'il s'agit de la huitième page du chapitre de l'édition critique, ce qui ne correspondra pas à la page de son manuscrit, d'où l'ajout de l'information qu'il attendra passé le quart de son chapitre avant de nous dévoiler qu'il n'était pas témoin des événements qu'il relate.

<sup>58</sup> Le chapitre en question est le chapitre 6 (p.235-265) Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, *op. cit.*, p. 242.

<sup>59</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. xii-xiii.

<sup>60</sup> Schiebinger, *Plants*, p. 225.

de la nature guyanaise. Précisons que composées de brèves descriptions en latin – Schiebinger parle de « polynômes », pratique d'identification usuelle en attendant l'acceptation graduelle du binôme linnéen à partir de la parution de *Species plantarum* en 1753 – et, parfois, de remarques en français. Les notices de Barrère peuvent aussi comprendre des renvois aux Marcgrave, Sloane, Catesby et autres Bauhin qui font autorité dans le domaine<sup>61</sup>. L'absence de telles attributions offre un premier indice d'espèces qui ne font pas partie du catalogue existant – en supposant, bien sûr, que le travail de comparaison de Barrère à la suite de ses « courses laborieuses<sup>62</sup> » en Guyane tienne la route. Prenons par hasard les genres du règne végétal commençant par la lettre « B », dont la description remplit 6 pages de l'*Essai*<sup>63</sup>. Des 33 espèces qui y sont énumérées, la moitié, soit 17, sont sans attribution. Dans la partie « insectes », le genre *Formica* regroupe 14 sortes de fourmis dont seulement 3 auraient déjà attiré l'attention d'Oviedo ou de Marcgrave<sup>64</sup>. La nouveauté paraît donc bien au rendez-vous dans les pages de Barrère, signe d'une nature guyanaise qui dans les années 1720, lorsque le médecin faisait ses observations, n'avait pas beaucoup attiré l'attention des naturalistes européens.

À regarder de plus près toutefois, la nouveauté de certains genres ou espèces paraît toute relative, ou du moins, incertaine. Aux prises avec la difficulté de comparer des espèces sur la base des seules descriptions ou de dessins, Barrère semble hésiter, quitte à insister malgré tout sur la nouveauté de la plante qu'il a observée en Guyane. C'est ainsi qu'il note, dans sa notice « *Ambaiba*, bois à canon » : « Je me sers de ce nom avec Pison & Marcgrave pour exprimer un nouveau genre de Plante<sup>65</sup> ». Ou une espèce de liane connue des Portugais du Brésil ainsi que d'une de ses autorités, Zanoni<sup>66</sup>. Tout en soupçonnant que les lianes de cette espèce qu'il a vues en Guyane seraient en outre apparentées au *Pareyra brava* déjà connu des naturalistes, il assigne néanmoins le nom générique inédit *Abuta* à ce « nouveau

---

<sup>61</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, op. cit., p. XVIII-XXIV.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. ix.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 21-26.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 197-200.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 10. Voir aussi aux pages 35-36 pour le même genre de précision au sujet du Paretuvier blanc, selon lui membre d'un nouveau genre qu'il nomme "avec Marcgrave" *Cereiba paludosa*.

<sup>66</sup> Giacomo Zanoni, *Istoria Botanica di Giacomo Zanoni*, Bologne, G. Longhi, 1675.

genre de plante<sup>67</sup> ». Bref, ici la soif de nouveauté semble l'emporter sur le doute, ce qui peut entre autres s'expliquer par le fait que ces naturalistes s'insèrent dans une branche de la science naturelle – soit la nomenclature – qui n'est pas encore fixée. Nous n'avons ici qu'à penser au *Systema Naturæ* de Linné, publié en 1735, ainsi qu'à *L'histoire naturelle* de Buffon, publié entre 1749 et 1800.

Kalm, notre autre auteur systématique, s'intéresse lui aussi aux espèces nouvelles, mais pas uniquement, car son journal n'est pas une encyclopédie, mais bien un récit basé sur les informations qu'il a recueillies au jour le jour. Son journal quotidien d'herboriste se distingue donc du catalogue des espèces de Barrère, ce qui donne d'ailleurs une facture proto-écologiste à l'ouvrage, où la cohabitation de différentes plantes est sans cesse mise en évidence. Kalm ne met pas en scène la nouveauté de la même façon que le médecin de Cayenne. Voyons-le à l'œuvre le 28 juillet 1749<sup>68</sup>, c'est-à-dire le 8 août, date locale – avec la Suède, Kalm passera au calendrier grégorien en 1753 seulement. Après avoir visité l'Hôtel-Dieu de Québec, y compris, par permission spéciale, le couvent des Augustines, Kalm consacre l'après-midi à une promenade dans les environs de la ville, en la compagnie du médecin du roi Jean-François Gaultier, également botaniste. La récolte est riche : le journal énumère 21 espèces de plantes. La description type comprend le nom de l'espèce en latin suivi d'une brève description puis, en suédois – ou en français dans l'édition de J. Rousseau et G. Béthune – une description du lieu où la plante en question a été observée – les plantes poussent sur le rivage, sur les terres basses, en forêt, dans les pâturages, etc. Parfois, d'autres détails suivront portant entre autres sur la floraison ou si les baies des plantes sont mûres ou non.

De ces 21 plantes, donc, la vaste majorité lui est familière. C'est du moins l'impression qui se dégage de cette liste qui multiplie les clins d'œil aux espèces suédoises. Soit Kalm ajoute un nom suédois à sa description – *rödhen*, *fälthven*, *jungfrubär*, pour identifier respectivement deux plantes fourragères du genre *Agrostis* et un framboisier –, soit il emprunte le nom latin à Linné et plus précisément au *Flora suecica* de cet auteur, son livre de

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 1-2; Sur ces lianes, voir Michel Étienne Descourtilz, *Flore pittoresque et médicale des Antilles*, t. 3, Paris, J. Tastu, 1827, p. 231-234.

<sup>68</sup> Kalm, *Voyage*, p. 227-234.

référence préféré lors de ce périple<sup>69</sup>, soit il emploie l'adjectif « suéc. » pour caractériser l'espèce<sup>70</sup>. Encore d'autres indices montrent que le botaniste croit se trouver en terrain connu : il abrège par un « etc. » sa description du *Calla allii odore*, comme si ce n'était pas la peine d'insister et précise que le *Juncus* est une plante « dont on fait des mèches à la maison<sup>71</sup> ». D'autres espèces se signalent par leur ressemblance à leurs cousins d'Europe du Nord. En fin de liste, il y a par exemple deux espèces d'*Abies* qu'il identifie par leur nom canadien, soit l'épinette blanche et l'épinette rouge, ce qui donne une certaine couleur locale, mais une description plus détaillée datant du lendemain laisse voir que du moins l'épinette blanche ne diffère guère de sa cousine suédoise :

[Cet arbre] est presque semblable en tout au nôtre, celui de Suède. [Sauf pour les jeunes aiguilles et les écailles des pommes] [t]out le reste, facies, aiguilles, écorce, croissance des rameaux et de la tige, habitat, tant des vieux arbres que des jeunes, cônes, etc. est exactement comme pour les nôtres, et ne peut l'être davantage<sup>72</sup>.

Nous verrons que Kalm découvre aussi, mais pour l'instant, tout se passe comme s'il redécouvrait des pans entiers de la nature suédoise. C'est d'ailleurs sa propre impression. Dans la version publiée – et révisée à l'intention de non-spécialistes – de son journal, Kalm fait observer que « [q]uant aux plantes du Canada [...], plus vous allez au Nord, plus vous trouvez qu'elles ressemblent à celles de la Suède; au septentrion de Québec, cette similitude se remarque dans la proportion d'un quart au moins<sup>73</sup> ». Ce genre de constat reflète de toute évidence la nature même du projet savant de Kalm : aller vérifier sur le terrain quelles plantes canadiennes pourraient être utiles à la Suède et donc susceptibles de s'y acclimater :

J'y ferais diverses observations, j'y récolterais toutes sortes de plantes et, particulièrement, les graines de celles qui pourraient présenter une utilité notable pour l'alimentation des gens, le fourrage du bétail, l'amélioration de nos prairies maigres, de nos marécages et de nos coteaux arides; ou encore pour la teinture ou quelque autre chose ayant trait à l'industrie, à l'économie domestique et à la

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 232; 234.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 232.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>73</sup> *Id.*, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880, p. 140.

médecine. Nous pourrions, par la suite, cultiver toutes ces plantes chez nous avec grand profit<sup>74</sup>.

Souligner les fortes ressemblances entre les espèces des deux continents, c'est à la fois se rassurer quant à la réussite globale du projet, car une proportion intéressante de plantes suédoises semble prospérer au Canada, ce qui laisse espérer que l'inverse sera aussi vrai, tout en opérant un premier tri pour identifier les espèces canadiennes qui pourraient enrichir la Suède. Son journal comprend également des contre-exemples. Rejoignons Kalm, à cet effet, dans un pré des environs de Montréal. Au sujet de l'*Agrostis panic. tenuiss.*, « espèce d'herbe à foin très fine », il conclut : « Mais nous en avons en Suède de nombreuses qui sont d'aussi bonne qualité, sinon supérieure<sup>75</sup> ». Ici, le « mais » est éloquent, car il signifie que cette plante canadienne est jugée peu susceptible d'enrichir la Suède.

Ce contexte influence nécessairement la pratique de Kalm lorsqu'il présente des espèces qu'il juge « nouvelles » et utiles du point de vue suédois. Prenons les deux dernières entrées de la liste du 28 juillet. La première porte sur une petite plante de forêt qu'il baptise *Gaultieria* et la seconde évoque une espèce qu'on lui a déjà présentée, un mois plus tôt, sous le nom de « Tissavoyan ». Dans les deux cas, Kalm se permet d'insister sur le fait que ces plantes seraient inconnues en Suède. La longue description en latin du *Gaultieria* occupe près d'une page de l'édition critique de son journal de voyage. En langue vernaculaire, il ajoute qu'il s'agit d'une plante que « ni M. Gauthier [sic], ni moi-même n'avons rencontrée auparavant et dont je ne pense pas que la description ait déjà été faite par quelqu'un<sup>76</sup> ». Quant au « Tissavoyan », Kalm a déjà eu l'occasion d'insister sur l'usage de cette espèce lorsqu'il l'a vue pour la première fois près du fort Saint-Frédéric. Il décrit ici des pratiques autochtones, thème auquel nous reviendrons dans la seconde partie de ce chapitre :

*Aparine flor. alb.* [...]. Les Français de la région [du fort Saint-Frédéric] l'appellent *Tige Savoyanne*; elle possède des *radices repentes, filiformes* [...], tirant sur le jaune flamboyant, mais on dit qu'en automne elles sont rouges. C'est avec ces racines que les Sauvages d'Amérique

---

<sup>74</sup>Id., *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, op. cit.*, p. 3.

<sup>75</sup>*Ibid.*, p. 195.

<sup>76</sup>*Ibid.*, p. 233.

teignent en une belle couleur rouge les piquants de hérisson [porc-épic], qu'ils fixent sur leurs chaussures aux couleurs variées. Ils l'utilisent également pour de nombreux usages. On dit que les Français teignent également leurs vêtements en rouge avec cette racine<sup>77</sup>.

Bref, lorsqu'il croit être tombé sur une espèce inconnue des Européens ou encore qui pourrait être utile, Kalm sort de son laconisme pour livrer de véritables descriptions. On serait même tenté de dire « de véritables plaidoyers » dans la mesure où il s'adresse en tout premier lieu à son maître à penser Linné, savant qui s'institue – non sans mesquinerie – en juge suprême de la « nouveauté » des espèces. Linné acceptera d'ailleurs les deux espèces sous le nom de *Gaultheria procumbens* et de *Galium tinctorium*, respectivement<sup>78</sup>. Le journal de Kalm fait donc ressortir davantage les nouveautés, rehaussées dans le cadre du projet caméraliste, qui a tout autant besoin de se rassurer en faisant état d'espèces familières.

Notons d'ailleurs aussi que le projet de Kalm ne se limitait pas qu'au développement économique de la Suède par le biais de la flore laurentienne. Il profitera en effet de son séjour en Amérique afin de procéder à des observations scientifiques ne se rapportant pas à la botanique et qui lui avait été demandé par certains collègues. Celsius<sup>79</sup>, par exemple, demandera sa contribution afin de confirmer ou d'infirmer son hypothèse<sup>80</sup> sur la diminution du niveau de la mer baltique en prenant des mesures quantitatives et qualitatives sur le niveau

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>78</sup> Rousseau fait remarquer que Linné a fait preuve d'une certaine pingrerie lorsqu'il s'agissait de reconnaître la nouveauté des espèces canadiennes (entre 60 et 100 selon les botanistes) « découvertes » par Kalm. *Ibid.*, p. cxviii-cxxv.

<sup>79</sup> Fredrik Albritton Jonsson, « Climate Change and the Retreat of the Atlantic : The Cameralist Context of Pehr Kalm's Voyage to North America, 1748-51 », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, 1, 2015, p. 107-109.

<sup>80</sup> Les recherches de Celsius ainsi que d'autres chercheurs avaient relevé la diminution du niveau des eaux dans la mer Baltique. Celsius a donc estimé que 3000 ou 4000 ans plus tard, cette mer sera asséchée. Son hypothèse, contestée par plusieurs, était que cette diminution du niveau des eaux n'était pas circonscrite uniquement à la mer Baltique ni même à l'Europe, mais qu'elle était planétaire, d'où son intérêt à obtenir des informations sur le niveau des eaux en Amérique. Lui, ainsi qu'un groupe de scientifiques regroupant entre autres Linné, stipulait qu'à l'origine, le monde était presque entièrement recouvert d'eau et qu'au cours des siècles précédents, le niveau des mers avait tranquillement diminué. L'intérêt que certains scientifiques avaient face à cette théorie, incluant Linné, était que cela pouvait supposer que toutes les terres en existence sur la terre, même celles alors immergées, provenaient du Jardin d'Eden et que les plantes et les animaux n'avaient été dispersés sur la terre par Dieu qu'aléatoirement. Ce faisant, cette faune et cette flore se devaient d'avoir une forte adaptabilité puisqu'elles ne pouvaient savoir où elles se retrouveraient lorsque le niveau des mers diminueraient. Cette idée de l'adaptation de la faune et de la flore jouait en faveur de Linné qui désirait pouvoir transposer la nature américaine en Suède. Cela lui permettait également de réconcilier ses recherches avec la théologie.

de l'océan Atlantique en Amérique<sup>81</sup>. La diminution du niveau de cette mer et le mouvement des marées étaient connus en Europe. Par contre, afin de confirmer sa théorie – qui était loin de faire l'unanimité – selon laquelle cette diminution du niveau de la mer était mondiale et non pas circonscrite à une région, il avait besoin que Kalm valide que cela s'était également produit de l'autre côté de l'Atlantique, soit en Amérique.

Restent les auteurs d'écrits qui promeuvent des colonies qui du point de vue climatique sont aux antipodes de la Suède : Le Page du Pratz, Dumont de Montigny pour la Louisiane française et Barrère pour la Guyane française. S'adressant à des lecteurs français, ils possèdent d'autres raisons de souligner que ces nouvelles Frances, l'une équinoxiale, l'autre louisianaise, offrent une panoplie d'espèces familières. Ici le désir est d'appriivoiser en quelque sorte ce que les colonies offrent d'inédit, de rendre pour ainsi dire habitables pour des Français ces terres lointaines, quitte à évoquer en passant des espèces qui compliquent la vie des colons, les moustiques par exemple<sup>82</sup>.

Voici Dumont de Montigny qui témoigne de sa joie de *redécouvrir* d'espèces familières, fussent-elles associées à d'autres colonies :

A Tombecbé, sur la Mobile, la terre produit encore quantité de Cédres blancs et rouges : le tilleul est commun par-tout dans ce pays, & on en fait de très bon fil, ainsi que des cordes, qui servent à lier les carottes de tabac; le saule ne manque point non plus sur les battures ou pointes du Fleuve. On a aussi aux Illinois, comme en Canada, des

---

<sup>81</sup> Voici quelques extraits de son récit à ce effet: « Recul des eaux. Comme preuve du fait que les eaux, [au fort Saint-Frédéric], ont dû reculer peu à peu, le commandant nous dit que l'on a trouvé à quelques lieux de Québec le squelette complet d'une très grande baleine en un endroit situé à une lieue du Saint-Laurent et que ses eaux n'atteignent plus aujourd'hui » (p.112); Kalm décrit à certains moments le mouvement des marées (ex : p.283; 423); Afin de corroborer la théorie sur le retrait des mers, Kalm questionnera entre autres des colons sur les différentes strates de la terre lorsque ceux-ci se sont établis sur leur terre. Il cherche plus particulièrement à savoir si ceux-ci ont retrouvés des coquillages ou autres vestiges marins dans la terre qu'ils creusaient (ex :p.387-388). Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, op. cit.*, p. 112; 283; 387-388; 423...

<sup>82</sup> Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747, op. cit.*, p. 111-112; Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 275; Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale, op. cit.*, p. 66-67; Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, op. cit.*, p. 45. Éjà, en 1664, Pierre Boucher écrivait que les maringouins étaient l'une des rares grandes calamités du Canada. Pierre Boucher, *Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada*, Paris, Florentin Lambert, 1664, p. 153-154.

érables, dont on tire du sucre d'un très-bon goût, quoiqu'un peu noir<sup>83</sup>.

Si le saule est bien au rendez-vous, comment ne pas avoir envie d'habiter ce pays? En concluant, Dumont enfonce le clou : « Il croît en un mot dans cette Province des arbres de toute espèce, si l'on en excepte le palmier, l'aube-épine, le sureau, le genévrier & le buis que je n'y ai jamais découverts<sup>84</sup> ».

Le Page du Pratz ne fait pas autrement, lui qui est tout aussi engagé dans l'entreprise de vendre les charmes de la Louisiane. À commencer par ce jeu de présence/absence qui permet de nuancer, mais de façon rassurante, l'image d'une colonie qui possède tout en abondance. La Louisiane ne produit-elle pas de mûrier noir? « [D]epuis le bord de la mer jusqu'aux Arkansas, où l'on compte deux cens lieues de navigation par le fleuve, on en trouve trois espèces de blancs<sup>85</sup> ». Le Page du Pratz est aussi l'adepte de la comparaison transatlantique qui, bien souvent, avantage la Louisiane tout en démontrant encore une fois qu'en terres coloniales, les espèces familières répondent présentes :

Le Cerf est entièrement semblable à ceux de France, si ce n'est qu'il est plus gros [...] Le Loup n'a que quinze pouces de hauteur & une longueur proportionnée; son poil n'est pas si brun que celui des nôtres, & il est moins farouche & moins dangereux; aussi ressemble-t-il plutôt à un chien qu'à un loup, & sur-tout au chien des Naturels, qui ne diffère de lui que parce qu'il abboye<sup>86</sup>.

Ce qui ne l'empêchera pas pour autant de rendre son récit exotique pour son public, il se permettra également de revenir sur certains animaux qui fascinaient encore l'Europe. On n'a qu'à penser ici au castor à qui il accorde un chapitre entier<sup>87</sup>. Il s'agit également de l'un des

---

<sup>83</sup> Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T., op. cit., p. 56.*

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 56-57.

<sup>85</sup> Le Page du Pratz, « Mémoire sur la Louisiane », *loc. cit.*, p. 150.

<sup>86</sup> *Id.*, « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *loc. cit.*, p. 133-135.

<sup>87</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 243-254.

quelques animaux dont il se permettra d'intégrer une illustration dans son *Histoire de la Louisiane*<sup>88</sup>:



Tirons enfin une comparaison éloquente de la *Nouvelle relation* de Barrère qui mobilise des animaux de ferme européens dans sa description du lamantin :

Le Lamantin est, de tous les poissons, le plus nourrissant. La peau, qui est épaisse de trois travers de doigt, a le même goût qu'un pied de Bœuf, lorsqu'il est cuit ; & la chair, à celui de Cochon. On croiroit véritablement manger de la viande, si on ne sçavoit pas que ce fût du poisson<sup>89</sup>.

Procédant par analogie pour avoir prise sur une espèce nouvelle, Barrère en réduit l'étrangeté, mais réussit, aussi, à transformer un animal sauvage à une sorte de cousin des animaux de ferme européens.

Que conclure au terme de cette exploration, si ce n'est qu'en matière d'histoire naturelle, la nouveauté ne vient rarement sans une dose de familiarité. Au final, les rapprochements qui sont faits entre l'Europe et l'Amérique par ces auteurs le sont généralement pour trois raisons : permettre au lecteur de mieux comprendre ce qu'ils tentent de leur expliquer en faisant appel aux connaissances qu'ils possèdent déjà, souligner que l'on retrouve des espèces américaines qui ressemblent à s'y méprendre à des espèces européennes

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>89</sup> Barrère, *Nouvelle relation de la France equinoxiale*, *op. cit.*, p. 161-162.

et, parfois, statuer sur la supériorité de unes par rapport aux autres, exercice qui avantage tantôt l'Amérique, tantôt l'Europe. Dans l'ensemble, cette histoire découvre et rassure à la fois. Voyons maintenant comment nos auteurs présentent les personnes qui les aident et leur fournissent des informations et des spécimens en Amérique.

### Chapitre 3 : Les pratiques d'attribution des auteurs à l'étude

Ce chapitre aborde le traitement par nos auteurs de leurs sources, c'est-à-dire, des personnes d'origine diverse qui leur fournissent des informations sur la nature coloniale, des échantillons, etc.

#### *3.1 Les sources d'informations sur la faune et la flore*

De manière générale, les naturalistes et les scientifiques correspondront entre eux, même s'ils proviennent de pays en guerre les uns contre les autres. Cependant, ils le feront sans nécessairement entretenir une correspondance officielle avec une institution scientifique étrangère<sup>1</sup>. Cette retenue qu'avaient les nations européennes et les scientifiques à partager sans limites leurs connaissances était liée à la valeur qui était accordé à ce savoir. Le savoir était généralement considéré par les décideurs européens comme étant un moyen d'augmenter le pouvoir et la richesse de leur pays – on n'a qu'à penser à Kalm qui fait des recherches en botanique afin de favoriser l'autonomie de la Suède. Mais la même question de la circulation des connaissances se pose en Amérique : jusqu'à quel point nos textes témoignent-ils du rôle des acteurs coloniaux dans l'accumulation du savoir, notamment botanique? Constatons d'emblée qu'il y a une tension certaine entre la tendance à s'appuyer sur l'autorité de ses interlocuteurs locaux et le désir de mettre en évidence sa propre qualité de témoin oculaire...

Tous les auteurs à l'étude ici utilisent bien entendu des sources afin de compléter leurs observations. Alors que certaines d'entre elles sont des sources écrites, la plupart des nouvelles connaissances qu'ils acquièrent proviennent de leurs propres observations ou de celles d'autres personnes qui vivent en Amérique. Ces gens servent aussi bien souvent de guides qui permettent à nos auteurs de découvrir telle ou telle espèce. Les fréquentations coloniales de nos auteurs, tous des Français dépaysés, sont donc d'une importance capitale. Notons tout de suite qu'à plusieurs reprises, certains naturalistes se permettront d'inclure dans leurs journaux des informations qu'ils ne peuvent pas avoir obtenues par eux-mêmes –

---

<sup>1</sup> Bonneuil et Bourguet, "Présentation", p. 8-38; Anya Zilberstein, « Inured to Empire: Wild Rice and Climate Change », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, n° 1, 2015, p.22.

pensons tout d'abord à Dumont de Montigny qui décrira amplement la révolte des Natchez alors qu'il n'habitait plus la région depuis dix mois – mais sans pour autant rapporter la manière dont ils les ont acquises. À l'inverse, ce n'est pas parce qu'un de ces naturalistes cite une source que celle-ci est réelle non plus. Pensons ici à Le Page du Pratz qui « retranscrit » plusieurs extraits *verbatim* de discours qu'il aurait entendus. Il est donc maintenant temps de vérifier jusqu'à quel point nos auteurs ont bénéficié de renseignements provenant des différentes populations vivant en Amérique et comment ils en témoignent. Débutons donc par les sources utilisées par nos auteurs et, surtout, leurs pratiques d'attribution.

### ***3.2 Les informateurs de souche française***

Commençons par Kalm. En bon scientifique qui dans un premier temps, du moins, s'adresse à Linné, il procède avec méthode. Lors de son séjour en Amérique, outre à ses propres observations, Kalm se fiera également à celles des gens qu'il rencontrera. Par contre, contrairement aux autres naturalistes étudiés dans le cadre de ce mémoire, il évaluera la validité des propos qu'il rapportera ainsi que la crédibilité de ses sources afin que le lecteur puisse savoir quelle valeur donner aux informations qu'il rapporte. C'est dans sa préface que Kalm se permet d'indiquer comment il hiérarchise les informations qu'il a recueillies :

Lorsqu'on m'a raconté quelque chose de spécial que je n'ai pas eu la possibilité d'observer par moi-même, je fais ordinairement mention de mon informateur, d'une part pour lui manifester ma gratitude et de pas publier comme venant de moi ce qui vient d'autrui, et d'autre part pour que cette information reste à son propre compte dans l'hypothèse où elle ne serait qu'approximativement vraie. Lorsqu'il s'agit d'une chose que je n'ai pas observée par moi-même et pour laquelle j'ai dû m'appuyer sur ce que d'autres personnes m'ont rapporté, j'ai utilisé ordinairement des expressions telles que *on raconte*, *on dit* ou encore *il se peut que*. Lorsqu'il s'agit de ce que j'ai observé par moi-même ou de ce qui est confirmé par tout le monde, je dis : *Il en est ainsi*<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Pehr Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, p. 7-8.

Regardons deux exemples provenant du corps de son récit qui permettent de bien saisir comment Kalm appliquera cette méthode : « Les Indiens, dit-on, se couvrent entièrement la tête de plumes d’oiseaux lorsqu’ils partent pour la guerre<sup>3</sup> » et « On dit que la plupart des soldats d’ici sont venus de France et qu’après avoir servi le roi en cette qualité durant six années, ils sont libres de démissionner, de recevoir de la terre à cultiver et de devenir ainsi des paysans<sup>4</sup> ».

Mais ce n’est pas tout. À bien le lire, on se rend compte que Kalm hiérarchise ses informateurs. Les quelques personnes qu’il nommera directement, bien souvent en saluant leur expérience directe sur le terrain, sont généralement membres de l’élite coloniale ou ont un rôle de prestige dans la colonie. Pensons ici au médecin du roi Gaultier, le militaire Lusignan, le garde-magasin Martel, le marchand de Couagne ainsi que certains membres du clergé, dont des religieuses<sup>5</sup>. Nommer ces informateurs faisant office d’experts, augmente ainsi l’aura de véracité de ce qu’il rapporte et lui permet également à l’occasion de donner à son lectorat une opinion flatteuse – ou non – de ces gens, comme nous pouvons le constater dans cette citation-ci « ce docteur Sarrasin était docteur du roi à Québec, homme d’une compétence sans égale tant en médecine pratique qu’en anatomie et en d’autres sciences<sup>6</sup> » ou encore dans celle-là « Arrive là également le général Galissoniere, gouverneur général de l’ensemble du Canada jusqu’à aujourd’hui, homme comblé de science et de qualités à un degré peu ordinaire<sup>7</sup> » et finalement celle-ci : « [Le] commandant [du fort Saint-Frédéric] [...] paraît être un homme de cinquante ans, d’une bonté extrême, qui a beaucoup voyagé au Canada et en connaît assez bien différents aspects. C’est en outre un homme cultivé et j’ai appris de lui quantité de choses<sup>8</sup> ». Parmi les informations que Kalm mentionne d’ailleurs avoir recueillies auprès de ce commandant, il y a celles reliées au retrait des mers, un sujet, rappelons-le, que Celsius lui avait demandé d’investiguer :

Comme preuve du fait que les eaux dans cette région-ci [du fort Saint-Frédéric], ont dû reculer peu à peu, le

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 230; 348.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 151-152.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 83.

commandant nous dit que l'on a trouvé à quelques lieues de Québec le squelette complet d'une très grande baleine en un endroit situé à une lieue du Saint-Laurent et que ses eaux n'atteignent plus aujourd'hui<sup>9</sup>.

Kalm ne se satisfera par contre pas que de ce témoignage, car il n'interrogera pas que des membres de l'élite coloniale :

J'ai demandé aux habitants [de Baie-Saint-Paul] s'ils avaient trouvé, en creusant la terre, quelques coquillages ; ils m'ont tous répondu négativement et qu'ils n'ont jamais rien rencontré de tel. J'ai posé la même question, précédemment, aux gens qui habitent juste au nord de Québec. Ils m'ont répondu qu'ils avaient bien creusé le sol profondément lorsqu'ils construisaient leurs maisons, mais qu'ils n'avaient jamais trouvé le moindre coquillage. Ils ont seulement remarqué l'existence de couches de différentes espèces de terre et de sable<sup>10</sup>.

Cette dernière citation nous permet également de voir en action la hiérarchisation de Kalm. Sans être directement nommé, le commandant du fort Saint-Frédéric (Paul-Louis Dazemard de Lusignan) est suffisamment bien décrit que nous pouvons l'identifier sans problème. Sa parole ne nécessite aucune vérification. À l'inverse, les « habitants » forment une masse anonyme. Dans le même ordre d'idées, moins sa source est haut gradée, plus il y a de chances qu'il fasse corroborer l'information par une autre source. En effet, l'anonymat des autres, qu'on devine lié, à leur statut social moins élevé, relativise alors quelque peu leur fiabilité. L'extrait suivant, par contre, démontre clairement le processus de validation par lequel il fera passer certaines des informations qu'il recueille lors de son périple :

Lonciera calibus repentibus... pousse en grande abondance dans la forêt ; l'un de mes guides me dit que les Indiens l'appellent sagachkomi ; ils en mélangent les feuilles, une fois séchées, à leur tabac et fument ainsi le tout... En fait, le sagachkomi n'est pas cela, mais il s'agit de la busserolle... que j'ai découverte par la suite dans tout le Canada<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 387-388.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 46.

Maintenant, qu'ils soient nommés ou non, les interlocuteurs de Kalm sont pour l'essentiel des Canadiens ou des Français établis, durablement ou non, au Canada. L'une des rares fois où il cite en exemple un Huron-Wendat, il précisera que cette personne était, en réalité, un Anglais qui avait été adopté par cette nation<sup>12</sup>. Outre cela, nous l'avons vu, ses sources seront tout de même variées.

Kalm est l'auteur qui mentionne le plus de sources de souche française dans son récit, mais les trois autres naturalistes à l'étude ici ne sont pas en reste. Contrairement à Barrère par exemple, Le Page du Pratz ne cite pas beaucoup d'écrits, si ce n'est des lettres qu'il échange avec quelques naturalistes dont M. Prat, alors médecin du roi à La Nouvelle-Orléans. Il s'appuiera par exemple sur les connaissances de ce dernier afin de bonifier les informations liées à la botanique qu'il insère à son journal<sup>13</sup>. Autrement, lui aussi, tout comme Kalm, s'appuiera souvent sur les dires des colons qu'il fréquente. Sans que leur nature créole ne soit véritablement remise en doute pour autant, ses sources coloniales ne sont pas souvent identifiées. Par contre, ce qui distinguera le récit de Le Page du Pratz, c'est l'une des techniques qu'il utilisera afin de rendre à son lecteur l'information qu'il acquiert. Il utilisera une technique d'écriture remontant aussi loin que Thucydide<sup>14</sup> : il donnera amplement la parole aux gens qu'il côtoie. D'ailleurs, dans toutes les sources à l'étude ici, il est celui qui accorde la plus grande part de son récit à paraphraser et à « retranscrire » les *verbatim* des discours et des conversations dont il sera témoin, peu importe que ceux-ci proviennent d'Autochtones libres ou esclaves, des créoles ou des Français. Lorsque les informations qu'il intègre incluent des indications concernant des informations tangibles – telles que l'emplacement de mines – plutôt qu'intangibles – relations diplomatiques – il indiquera, la plupart du temps, avoir validé par lui-même l'information obtenue. C'est particulièrement vrai lorsqu'on lui signifie la présence de mines aux alentours des lieux où il se trouve<sup>15</sup>, car il

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 250-251.

<sup>13</sup> Antoine-Simon Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second*, Paris, La Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758, p. 55-56

<sup>14</sup> Marie-Claire Amouretti et François Ruzé, *Le Monde grec antique; des palais crétois à la conquête romaine*, Paris, Hachette Supérieur, 2008, p. 188-192.

<sup>15</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 110-113 ; 232-233 ; 257 ; 260-261. Ces pages ne représentent que quelques exemples du phénomène expliqué.

insiste sur le fait qu'il ne rapporte que sur ce dont il peut témoigner<sup>16</sup> : « Je lui demandai s'il [son guide] se souviendrait bien de l'endroit [où ce dernier avait trouvé une mine] de manière à pouvoir m'y conduire; il me dit qu'il étoit assuré de le retrouver, je voulois voir par moi-même cet endroit<sup>17</sup> ». Signalons tout de même qu'il déroge à quelques reprises de cette règle, car il intégrera dans son récit des données dont il n'a pas été témoin et dont il n'indiquera pas la source, même si on peut en déduire qu'elles proviennent de voyageurs et de créoles louisianais. Cette hypothèse provient entre autres du fait qu'il mentionne dans son deuxième tome des informations sur des noyers<sup>18</sup> en provenance d'une région qu'il n'a, à notre connaissance, jamais fréquentée. Indice allant dans la même sens, il déplorera un peu plus tard dans son récit que « les Voyageurs, de qui seuls on pourroit en apprendre quelque chose [au sujet d'arbres louisianais], s'attachent plutôt à chercher le gibier dont ils ont besoin pour leur subsistance, qu'à observer les productions de la Nature dans le règne végétal<sup>19</sup> ».

De son côté, Dumont de Montigny est sans contredit notre auteur qui s'étend le moins sur ses sources, principalement parce qu'il se présente lui-même comme source principale puisqu'il raconte, dans son manuscrit de 1747 et dans une moindre mesure dans ses *Mémoires historiques* de 1753, l'histoire de sa vie. Il a tendance à restreindre, implicitement, le groupe de ses informateurs aux seuls colons, comme lorsqu'il décrit dans son journal les herbes médicinales, visiblement une ressource ici des Louisianais d'origine ou de naissance française<sup>20</sup>. C'est d'ailleurs souvent au fil de ses rencontres qu'il nous partagera son savoir promettant de dire la « vérité [sur] tout<sup>21</sup> ». D'ailleurs, la justification qu'il donne pour s'attarder principalement aux Arkansas et aux Natchez dans son chapitre de 1747 portant sur l'ethnographie de la Louisiane est qu'il s'agit de nations amérindiennes avec lesquelles il a eu

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 233.

<sup>18</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 24-26.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

<sup>20</sup> Jean-François-Benjamin Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, Québec, Septentrion, 2008, p. 409-410.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 351.

le plus de contact<sup>22</sup>. Il formulera son récit de manière à induire que les connaissances autochtones qu'il transmet ont été recueillies, la plupart du temps, par lui-même<sup>23</sup>.

Puisque son récit se base presque uniquement sur ses propres dires, Dumont de Montigny tente de se rendre crédible. Il utilisera donc son expérience et ses observations comme arguments afin de convaincre son lectorat de la véracité de ses propos :

J'avois donc cette treille qui fournissoit d'excellents raisins vers le mois de juin , les grapes étant presque mûres, car c'est dans ce mois qu'on recueille le raisin... Je pris mon couteau et tailloit [une branche de la vigne] ainsi qu'au printemps... Le jour de ma fête étant venu, qui est le quatre d'octobre...je fus agréablement surpris de trouver trois belles et grosses grappes de raisin qui étoient mûres et venus de cette sur cette branche coupée du mois de juin. Ce qui peut faire conjecturer à mon lecteur que la vigne y peut rapporter deux fois l'année, ce dont d'autres particuliers du pays ont fait depuis moy l'épreuve, et qui s'est trouvée véritable<sup>24</sup>.

Rivalité oblige, notons au passage que Le Page du Pratz fournira à ses lecteurs sa version de cette anecdote sans jamais directement nommer Dumont de Montigny<sup>25</sup>.

De façon plus implicite, nos auteurs ont aussi recours à un « on » collectif qui comme chez Kalm, désigne la collectivité de souche française des différentes colonies. Notre auteur qui l'emploie le plus est sans contredit Dumont de Montigny. Le même sens restreint du « on » se remarque chez Barrère, qui, ne serait-ce qu'en tant que médecin, fréquentait assez assidument une population créole qu'il regardait avec ambivalence :

Les habitans de Cayenne sont fort affables, libéraux, & reçoivent les Etrangers avec tous les agréments possibles... Les Créoles aussi sont mieux faites qu'ailleurs : elles n'ont pas le teint jaune ou pâle, comme celles de la Martinique &

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>23</sup> Par exemple, il écrira qu'« [il a] connu aux Yazoux un chef de village sauvage de la nation qui porte ce nom » comme prélude à certaines informations qu'il transmettra à son lectorat concernant les Autochtones et que « le chef des Natchez et celui des Tonicas sont les seuls qu'[il a] vu habillés à la française et coëffés de même ». *Ibid.*, p. 377; 382.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 401.

<sup>25</sup> Le Page du Pratz, « Mémoire sur la Louisiane », *Journal Œconomique*, octobre 1751, p. 124-125.

de St Domingo. Elles ont naturellement beaucoup d'esprit, qui se sait remarquer sur tout en celles qui ont été élevées en France... On peut cependant dire que le langage Creole de Cayenne est moins ridicule que celui des Isles<sup>26</sup>.

Malgré tout, sans les nommer ou donner le crédit à qui que ce soit en particulier, il utilisera tout de même des connaissances qui peuvent être attribuées aux créoles qu'il a fréquentés lors de son séjour en Guyane. Prenons par exemple la fin de sa description des lianes *Bignonia*, dont il y a plusieurs espèces : « On préfère d'ordinaire ces deux dernières espèces de *Liane* pour faire des liens ou des cordes, & en terme de *Créol*[,] pour *lianer*<sup>27</sup> » ou encore sa notice sur la plante nommée *Sinapou* (*Astragalus incanus*) : « On se sert de la racine de cette espèce d'*Astragale* [...], pour enyvrer le poisson des Criques, comme on parle dans le Pays<sup>28</sup> ».

En ce qui a trait aux sources écrites utilisées par les naturalistes à l'étude dans le cadre de ce mémoire, celui qui en utilise le plus est Barrère. En effet, dans le cadre de son *Essai*, il fera référence à plusieurs auteurs et ouvrages afin d'appuyer ses propos. La bibliographie de son *Essai* tient d'ailleurs sur sept pages<sup>29</sup>. Dans le cadre de son journal de voyage, il indiquera également quelques références qu'il utilisera afin de compléter sa présentation de la Guyane, notamment lorsqu'il retracera l'histoire de la colonie dans les siècles précédant son arrivée. Alors qu'il débute son premier chapitre en critiquant le travail de plusieurs géographes, qu'il ne nommera pas, il mentionnera les travaux de Jean Laët, l'une de ses principales sources concernant la géographie et l'histoire du territoire guyanais. Outre la communauté scientifique, il utilisera également des sources religieuses et d'autres en provenance d'explorateurs tels que Walter Raleigh<sup>30</sup>. En revanche, il n'indiquera que peu d'où il tient les informations qu'il relate dans le cadre de son journal de voyage, alors qu'il est fort à parier qu'il n'a pas fait lui-même toutes les observations et analyses qui s'y trouvent. La majeure partie de son temps dans la colonie était répartie entre la médecine et la botanique. Pourtant, son récit de voyage comptera deux chapitres sur les autochtones et un autre sur le commerce,

---

<sup>26</sup>Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1743, p. 39-40.

<sup>27</sup> Id., *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1741, p. 24.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 19-20.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. XVIII-XXIV.

<sup>30</sup> Id., *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. 2-6.

trois chapitres pour lesquels il a certainement des sources autres que des récits consultés lors de son retour en France et des observations faites sur le terrain. Barrère reconnaît sa dette à une seule personne, un jésuite longtemps missionnaire auprès des Galibis qu'il ne nomme pas mais qui serait vraisemblablement Pierre-Aimé Lombard (1678-1748)<sup>31</sup>. Mise à part cette exception, le manque de reconnaissance envers les gens dans la colonie qui ont pu l'informer était à prévoir. En effet, n'oublions pas que Barrère ne s'entendait pas bien ni avec l'administration coloniale, ni avec bon nombre d'habitants de la colonie. Nous observerons aussi dans la prochaine section de ce chapitre que son opinion sur les Africains et les Autochtones n'était pas des plus favorables.

Voici donc un univers colonial au sens restreint du terme que nos auteurs interrogent et honorent à leur façon. Univers qui semble passablement masculin, soit dit en passant : du moins en ce qui a trait à la description de la faune et de la flore. En matière d'histoire naturelle, les interlocuteurs créoles ou français de nos auteurs sont des hommes ou, tout au plus, masculins par défaut. Passons maintenant aux autres populations coloniales : les Africains et les Autochtones.

### ***3.3 Les informateurs africains***

Les informateurs africains sont peu présents dans les observations d'histoire naturelle que nous analysons. En effet, dans le cas du Canada où Kalm n'a fait que relever le nombre restreint d'Africains, pour l'essentiel réduit en esclavage, il ne s'attardera pas plus que ça à ces individus ou à leurs savoirs. Ailleurs, puisque les Africains d'origine ou de naissance sont plus nombreux et que l'esclavage est le fondement même de l'économie coloniale, nos auteurs traiteront un peu plus amplement de ces personnes. En tant que médecin traitant, Barrère décrira un remède de son cru contre le tétanos qui affligeait les esclaves<sup>32</sup>, car « aucun Blanc, pour parler le langage du pays<sup>33</sup> » n'en serait atteint – et Dumont de Montigny et Le Page du Pratz en tant que propriétaires ou gérant d'exploitations utilisant cette main-d'œuvre servile.

---

<sup>31</sup> Voir Raoul d'Harcourt, prés., « Mœurs et coutumes des Galibi d'après une lettre inédite, écrite en 1725 par le Père Jean Chrétien, s.j. », *Journal de la Société des Américanistes* 46 (1957) : 45-66, ici p. 45-46.

<sup>32</sup> Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. 71-74.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 71.

Tous trois endossaient naturellement l'esclavagisme, Barrère avec plus d'enthousiasme, Le Page du Pratz en proposant un modèle de plantation rationalisée misant sur le traitement humain des esclaves et Dumont de Montigny en se prononçant peu sur la question<sup>34</sup>. Il est également probable que tous les trois aient obtenu des connaissances de certains des Africains avec lesquels ils entraient en contact notamment dans le domaine de la botanique et plus précisément, des simples sur lesquels bon nombre d'esclaves possédaient un vaste savoir<sup>35</sup>. Nous trouvons quelques références à des remèdes ainsi obtenus chez Barrère et Le Page du Pratz. Barrère ne s'étend guère sur un tel transfert de connaissances. Après avoir fait remarquer dans son *Essai* qu'un arbre qu'il range dans le genre *Calaba* et duquel on « tire par expression, beaucoup d'huile du fruit de *Karapa*, dont on se sert ordinairement à Cayenne pour les lampes<sup>36</sup> », il ajoutera, dans sa *Nouvelle relation*, que frottée sur les pieds, elle servait aux esclaves – africains, s'entend – pour se protéger des « chiques » qui s'introduisaient sous la peau ou les ongles afin de pondre leurs œufs<sup>37</sup>. Même si Barrère n'en fait pas mention, l'origine africaine de la pratique paraît assez claire : une autre espèce de *Carapa*<sup>38</sup> se trouve un peu partout en Afrique occidentale, patrie de bon nombre d'esclaves guyanais. Le médecin ne suit donc pas la piste africaine, mais fournit tout de même quelques indices utiles. Rajoutons que ce manque quant au suivi de la piste africaine était probablement lié aux préjugés qu'il avait face à ce groupe. Nous retrouvons en effet à plusieurs reprises dans le cadre de son récit de voyage des passages où il rabaisse les Afro-Américains. Il stipulera par exemple que « cette petite Paroisse, où l'air est quelquefois infecté par la mauvaise odeur qui exhale des corps des Negres, & où l'on auroit peine à se remuer, si tout la Colonie y étoit assemblée<sup>39</sup> » et que « la

---

<sup>34</sup> Shannon Lee Dawdy, « Enlightenment from the Ground: Le Page Du Pratz's Histoire de la Louisiane », *French Colonial History* 3, 2003, p. 25-28; Antoine-Simon Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome troisième*, Paris, La Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758, p. 340-352; Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1743, p. 29-30; 88; 105; 117-119.

<sup>35</sup> Londa Schiebinger, *Secret Cures of Slaves: People, Plants, and Medicine in the Eighteenth-Century Atlantic World*, Stanford, Stanford University Press, 2017, p. 34-41.

<sup>36</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. 27.

<sup>37</sup> Id., *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>38</sup> O. Eyog Matig et al., *Les fruitiers forestiers comestibles du Cameroun*, Cotonou, Benin, IPGRI, 2006, p. 99-100.

<sup>39</sup> Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, *op. cit.*, p. 38.

chair [des espadons] n'en est pas bonne ; & il n'y a que les Nègres & les Indiens qui en mangent<sup>40</sup> ».

Le Page du Pratz se montre plus bavard. Pourtant d'avis que les Africains étaient « très-bornés du côté des sciences<sup>41</sup> », il mentionnera que la médecine européenne, afro-américaine et autochtone auraient à apprendre l'une de l'autre et que pour certaines maladies américaines ou tropicales, un médecin autochtone ou afro-américain serait bien plus compétent qu'un médecin français. Il ira jusqu'à mentionner qu'à quelques reprises, il a lui-même usé de médecins autochtones plutôt que français afin de se faire soigner, car ces derniers lui ont donné des soins inadéquats. Il rendra même hommage à au moins un praticien afro-américain qu'il fréquenta à l'Habitation du Roi, plantation qu'il gérait. Sans exclure la possibilité qu'il s'agisse en fait de deux hommes, l'attitude de l'auteur est franchement admirative. Il écrit qu'« un jeune Nègre qui suivait le Chirurgien couchoit & demuroit dans [une des cabanes de l'Habitation]... J'ai appris depuis plusieurs années que ce Nègre étoit un des bons Chirurgiens de la Colonie<sup>42</sup> ». C'est peut-être la même personne, décrite comme étant un « Médecin Nègre qui étoit sur l'Habitation du Roi<sup>43</sup> » qui lui communique les remèdes contre le pian et le scorbut qu'il publie dans son *Histoire de la Louisiane*<sup>44</sup>. Il ajoute que « [l]e Nègre qui m'a appris ces deux remèdes, voyant le soin que je prenois des Nègres & Nègresses, m'apprit aussi à guérir toutes les maladies ausquelles les femmes sont sujettes, car les Nègresses n'en sont pas plus exemptes que les Blanches<sup>45</sup> ». Le Page du Pratz se montre donc prêt à reconnaître les compétences médicales d'au moins un praticien africain qu'il ne nomme cependant pas. Ce faisant, il met en circulation des savoirs africains quant à l'usage de certaines plantes louisianaises. Notons également qu'il se montre aussi ouvert à l'idée voulant que des plantes africaines se soient rendues jusqu'en Louisiane, ce qui laisse supposer qu'il aurait fréquenté des Africains de la colonie qui les auraient reconnues. C'est ainsi qu'il

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 81-82.

<sup>41</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 334.

<sup>42</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome troisième, op. cit.*, p. 227-228.

<sup>43</sup> *Id.*, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 335-336.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 335-340.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 340.

propose que les fèves appalaches seraient passées de l’Afrique aux colonies britanniques, puis aux Autochtones appalaches qui les auraient transmis aux Louisianais<sup>46</sup>.

### **3.4 Les informateurs autochtones**

Nos auteurs seront tous exposés au savoir, notamment botanique, des indigènes, mais le reconnaîtront à des degrés divers<sup>47</sup>. Kalm, nous l’avons vu, semble avoir peu de contacts directs avec les premiers peuples, bien qu’il visite un village de Domiciliés<sup>48</sup> et qu’un passage de la traduction de Marchand laisse supposer au moins un contact direct : « La présence de la mouche domestique commune [...] n’est observée dans ce pays que depuis environ cent cinquante ans [...] Les Indiens affirment tous la même chose, et sont d’opinion que cette mouche a été apportée ici dans des vaisseaux [e]uropéens qui se sont échoués sur la côte<sup>49</sup> ». Outre cela, notons qu’il démontre tout de même, tout au long de son récit, une certaine curiosité à l’égard des alliés amérindiens des Français<sup>50</sup>. Les trois autres auteurs ont eu l’occasion de les fréquenter que ce soit dans le cadre d’échanges sur les plantes et les remèdes dans le cas du médecin Barrère, de relations de voisinage dans celui de Dumont de Montigny et même de relations conjugales dans celui de Le Page, époux d’une Tchitimacha. Tous trois fournissent des informations à caractère ethnographique. Alors que les observations de Barrère paraissent en bonne partie indirectes, obtenues lors d’entretiens avec un jésuite longtemps missionnaire auprès des Galibis, les deux autres auteurs puisent davantage dans leur propre expérience d’interactions au quotidien avec les Autochtones. Le Page du Pratz, qui se vante d’avoir appris la « Langue du Pays<sup>51</sup> », est particulièrement prêt à reproduire tant bien que mal la parole d’Autochtones qui, souvent, sont ses interlocuteurs<sup>52</sup>.

---

<sup>46</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 9.

<sup>47</sup> Il s’agit également de l’une des conclusions de Schiebinger dans une étude sur la grande région des Caraïbes. Londa Schiebinger, *Plants and Empire: colonial bioprospecting in the Atlantic world*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004, p. 77-80; 199.

<sup>48</sup> Kalm, *Voyage de Kalm en Amérique, op. cit.*, p. 136-137.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>50</sup> Par exemple: "J’ai demandé à des Français qui ont fait de longs voyages dans l’intérieur du pays, quelles sont les différentes substances qui servent à l’alimentation des Indiens" *ibid.*, p. 225.

<sup>51</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. xv.

<sup>52</sup> Rappelons ici l’exemple où Le Page du Pratz raconte que suite à l’assassinat d’un missionnaire, Bienville partira en guerre contre les Tchitimachas. Éventuellement, la paix sera scellée avec une cérémonie de calumet de la paix et Le Page du Pratz retranscrit dans son manuscrit des pages 110 à 113 l’un des discours qui a été fait par le chancelier des Tchitimachas. *Ibid.*, p. 106-113.

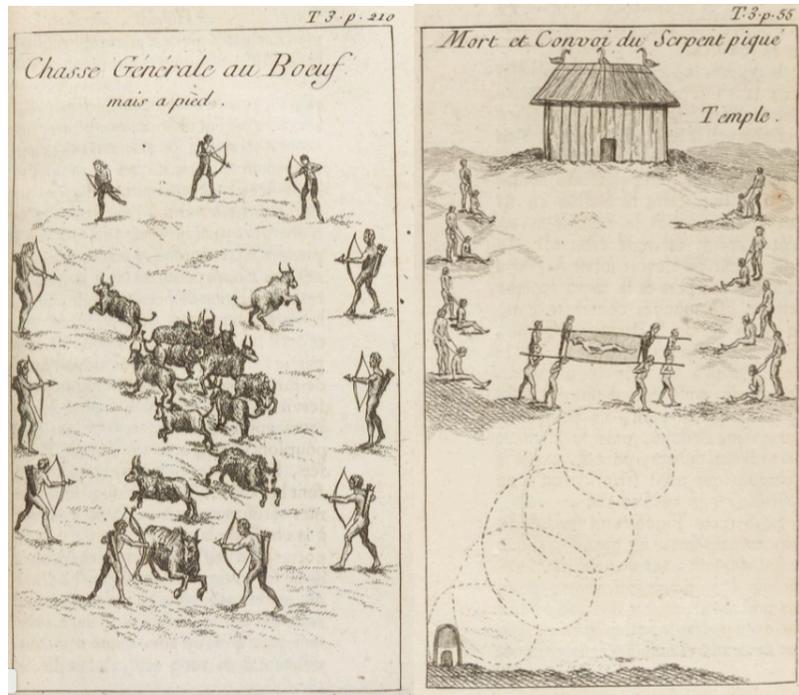
La vie des Amérindiens est aussi un motif privilégié de l'iconographie qui est présente surtout dans quatre textes à l'étude – l'*Essai* de Barrère et les contributions au *Journal oeconomique* de Le Page du Pratz n'en contiennent pas, alors que Kalm se borne à joindre quelques petites esquisses à ses deux textes, de clôtures principalement, sujet qui le fascinait visiblement. Dans la *Nouvelle relation* de Barrère, une douzaine de gravures illustrent principalement des éléments de la culture matérielle des « Guyanois », dont les incontournables hamacs, pirogues et pagaies, objets de l'admiration de l'auteur. Le journal de Dumont de Montigny comprend 23 dessins coloriés, dont des cartes et plans, des représentations d'un alligator et d'un serpent à sonnettes, ainsi que quelques scènes de la vie des « Sauvages<sup>53</sup> ». En revanche, les *Mémoires historiques* de Dumont de Montigny font exception à la règle en préférant aux images d'Autochtones des gravures d'arbres ou d'arbustes et des cartes et plans. Comme pour compenser cette tendance qu'avait Dumont de Montigny à ignorer les Autochtones, les « 40 planches en taille douce<sup>54</sup> » qui ornent l'*Histoire* de Le Page du Pratz comprennent, outre un catalogue illustré des végétaux et animaux, une dizaine d'illustrations de différentes scènes de la vie quotidienne des Natchez. Certaines sont d'ordre plus générique, comme une scène de chasse au bison, tandis que d'autres illustrent des événements précis dont les funérailles de Serpent Piqué, un chef avec lequel l'auteur avait développé une relation<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Dumont de Montigny, *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, *op. cit.*, p. 28-31. Dans cette édition, plusieurs des illustrations en couleur ont été intégrées entre les pages 250 et 251.

<sup>54</sup> Le sous-titre de l'*histoire de la Louisiane* de Le Page du Pratz est: "Contenant la Découverte de ce vaste Pays; sa Description géographique; un Voyage dans les Terres; l'Histoire Naturelle; les Moeurs, Coûtumes & Religion des Naturels, avec leurs Origines; deux Voyages dans le Nord du nouveau Mexique, dont un jusau'à la Mer du Sud; ornée de deux Cartes & de 40 Planches en Taille douce.

<sup>55</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome troisième*, *op. cit.*, p. 55; 210.



À certains égards, le traitement iconographique des Autochtones peut servir d'indice de l'attitude des auteurs à leur égard : c'est du moins le cas des ouvrages des auteurs français. Barrère, dont les illustrations privilégient la culture matérielle, se signale par une certaine convoitise à l'égard des Amérindiens alors que Dumont de Montigny se montre déjà plus curieux. Le Page du Pratz, fait preuve de curiosité, mais aussi d'empathie, du moins à l'endroit des nations qu'il connaît le mieux, ce qui est loin d'être le cas de Barrère qui tiendra des commentaires très négatifs envers les Autochtones en spécifiant, par exemple, qu'« à l'égard de la Religion, tous les Sauvages de la Guiane sont plongés dans une ignorance pitoyable » et qu'« à l'égard des qualités de l'ame, tous les Indiens sont très-superstitieux, lâches, efféminés & paresseux... ils poussent tout à l'excès ». Il reconnaîtra tout de même que malgré le fait qu'« en général tous les Sauvages de la Guiane soyent fort lâches, il y a cependant quelques nations qui ont montré assez de courage, & payé de leur personne, en différentes occasions<sup>56</sup> ». Rappelons ici qu'il tient des propos similaires envers les Afros-Américains et que sa vision des créoles, quoique moins négative, n'était pas non plus des plus positives.

<sup>56</sup> Barrère, *Nouvelle relation de la France equinoxiale*, op. cit., p. 218; 123; 165-166.

Une gamme similaire de positions caractérise les énoncés des trois auteurs au sujet de la médecine et, par extension, envers le savoir botanique des Autochtones. Le verdict de Barrère est sans appel : « [N]os Indiens sont de grands ignorans en fait de Médecine. Leur sçavoir est fort borné là-dessus. Nous leur devons pourtant quelques bons remèdes, que le hazard leur a plutôt montré que leur sagacité<sup>57</sup> ». Il en rajoute en associant les guérisons opérées par les chamanes à leurs croyances, qui ne sont que des superstitions à ses yeux<sup>58</sup>, ce qui ne l'a pourtant pas empêché de « les questionn[er] souvent sur l'usage & les vertus des plantes<sup>59</sup> ». Dumont de Montigny se montre un peu plus admiratif, fût-ce à contrecœur, dans un passage sur les chamanes natchez : « Ces hommes qu'on appelle Alexis ou Jongleurs se mêlent aussi de Médecine; & il faut convenir que sans science et sans étude, sans drogues & ordinairement sans beaucoup d'appêts, ils guérissent quelquefois leurs malades assez sûrement, que pourroient le faire les Médecins les plus habiles<sup>60</sup> ». Kalm semble lui aussi apprécier l'art médical autochtone. Dans un passage sur la maladie vénérienne, il fait remarquer que

Les Sauvages d'Amérique ont été contaminés [...]; mais ils sont également capables de [...] guérir [ce mal] radicalement. On a eu plusieurs exemples, au cours des derniers temps, de Français et de Sauvages si fortement atteints par cette maladie que leur corps tout entier en était marqué et qui furent radicalement et complètement guéris par des Sauvages en 5 à 6 semaines<sup>61</sup>.

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 205-218; De son côté, dans les informations qu'il reprendra du récit de Barrère, Bellin se débarrasse du peu de nuances qui s'y trouvaient; il souligne d'abord la passivité devant la mort des Autochtones, avant de se lancer dans un procès de leurs médecins : « Ils ont cependant une espece de Médecins qu'ils appellent Piaches, qu'on ne manque jamais d'appeller, & dont on exécute régulièrement les ordonnances, quelques ridicules elles soient; & souvent il vaudroit mieux pour le malade qu'ils ne l'eussent jamais visité. Il a soin, dès la première visite, d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté, leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Les Médecins Othomacos arrosent continuellement les malades avec de l'eau froide, au moyen de quoi ils les expédient plutôt. Les Guaybas & les Chiricoas les plongent dans l'argille mouillée ou dans l'eau jusqu'au col, pour leur ôter la fièvre; & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire, lorsqu'on vient à les retirer, ils ne laissent pas de persister dans leurs usages. Toute la science du Piache consiste à faire croire à ces peuples qu'il a commerce avec le Diable » Bellin, *Description*, p. 100-101.

<sup>59</sup> Pierre Barrère, *Nouvelle relation*, p. 204.

<sup>60</sup> Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T., op. cit.*, p. 169-170.

<sup>61</sup> Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, op. cit.*, p. 152.

Bénéficiant d'une relation privilégiée, grâce en bonne partie à son esclave tchitimacha, les propos de Le Page du Pratz se distinguent des autres naturalistes à l'étude ici. Il est un témoin intéressé, pour au moins deux raisons. Dans un premier temps, il est guéri à deux reprises par un médecin autochtone. Alors, quand bien même il mentionnera que « [bien que] les Médecins Naturels soient très experts dans leur science, leurs lumières deviennent inutiles dans la petite vérole & dans les suites du rhume<sup>62</sup> ». Malgré tout, lorsqu'il

ressenti[t] des douleurs à une cuisse... [il] en parlai au Chirurgien Major qui [lui] en fit craindre les suites pour les éviter, il [lui] dit qu'il falloit [l]e saigner & que l'humeur se détourneroit... mais l'humeur se jetta sur l'autre cuisse... [il] fi[t] consulter les Medecins & Chirurgiens de la nouvelle Orléans qui [lui] conseillèrent [des remèdes] & que s'ils étoient inutiles il falloit repasser en France... [suite à l'échec de ces remèdes, il] pri[t] la résolution de [s]e servir à cet effet d'un Chirurgien ou Jongleur que l'on [lui] indiqua [ce qui aida un peu]... [puis, de se] mettre entre les mains des Médecins Natchez, que l'on [lui] dit avoir beaucoup de science; & qui faisoient des cures qui tenoient du miracle: on [lui] en cita plusieurs exemples qui [lui] furent confirmés par des personnes dignes de foi... Le remède [du médecin Natchez] d'ailleurs étoit très simple... [Il] fu[t] parfaitement guéri<sup>63</sup>.

Dans un second temps, il reçoit de la Compagnie des Indes occidentales le mandat de se renseigner sur les simples des « Naturels », comme il les appelle<sup>64</sup>. À titre d'un des « François qui pourroient avoir le secret des Naturels<sup>65</sup> », il s'exécute, envoyant en France 300 plantes et des notes les concernant. Mais visiblement, les guérisseurs qu'il questionne ne lui livrent pas tous leurs secrets : Le Page avoue par exemple, au sujet de l'épine de la Passion, qu'elle « est en grande estime chez les Natchez, sans que jamais j'aie pû sçavoir pour quelle raison; je sçais seulement qu'ils disoient que ce bois étoit *de beaucoup de valeur*<sup>66</sup> ». Il consacre des passages

---

<sup>62</sup> Le Page du Pratz, *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 205.

<sup>63</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 129-136.

<sup>64</sup> Le Page Du Pratz est guéri de sa sciatique par un « médecin naturel » et d'une fistule lacrymale par le médecin du Grand Soleil natchez. *Ibid.*, p. 129; 135-136; 207-209.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 211-212.

<sup>66</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 47.

entiers de son *Histoire* à des hommages appuyés des pratiques médicales de ses interlocuteurs autochtones<sup>67</sup>.

À ces appréciations diverses de l'apport des Autochtones en médecine correspondent des manières variées de reconnaître la filière autochtone dans la botanique et la comparaison nous réserve quelques surprises. Si Barrère aime à gloser sur l'ignorance des médecins autochtones, il ne semble pas hésiter à reconnaître leurs pratiques dans son *Essai* de 1741. Et ce, de A à Z, pour ainsi dire :

*Acajou* [...] La pomme d'Acajou est employée par les Indiens autant à titre d'aliment, que comme un remède pour resserrer dans les cours de ventre. On mange, en guise de cernaux, la noix verte qui est attachée à la pomme<sup>68</sup>

jusqu'à

*Zingiber* [...] Gingembre. Cette Plante vient si aisément à Cayenne, qu'elle semble être naturelle aux [*sic*] Pays : les Indiens ont soin d'en avoir toujours quelques pieds dans leurs Plantations; ils s'en servent dans la toux opiniâtre & les rhûmes invétérés, pour faciliter le crachement<sup>69</sup>.

Mais à bien y regarder, ses hésitations finissent par faire surface :

Le Simarouba appartient au genre du Fusain par la structure du fruit. La racine de cet arbre est un des plus assurez spécifiques contre la dissenterie, ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois. Nous sommes redevables de cette découverte aux Sauvages de la *Guyane*, peuples barbares & ignorans dans la Physique<sup>70</sup>.

L'incidence des noms autochtones dans son catalogue des plantes confirme ces réticences, tout en servant d'indice de l'exposition même de Barrère au savoir botanique autochtone. Revoyons l'échantillon de 33 espèces rangées par le médecin sous la lettre « B » que nous avons étudié dans la première partie de ce chapitre. Onze de ces plantes portent un nom en langue vernaculaire, principalement le français, indice des fréquentations créoles du botaniste.

---

<sup>67</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome premier, op. cit.*, p. 209-211; Id., « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *loc. cit.*, p. 127.

<sup>68</sup> Barrère, *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, op. cit.*, p. 3-4.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 118-119.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 50.

Quatre sont identifiées par un nom à consonance autochtone dont une possède aussi le nom français « *Bignonia scandens* appelé *Kerere* et *Liane franche*<sup>71</sup> », alors que le nom autochtone de deux autres est tiré d'ouvrages d'autres botanistes<sup>72</sup>. Seulement une liane affiche un nom – *Faya* – que Barrère aurait éventuellement appris directement d'informateurs autochtones.

Dumont de Montigny affiche une ambivalence similaire. Lui dont les inventaires de la nature louisianaise sont moins systématiques que ceux de Barrère ou de Kalm et qui célèbre l'abondance des ressources coloniales, il ne les associe guère aux Autochtones. Mettre en scène des colons dynamiques découle tout naturellement d'une telle perspective. Du coup, c'est non sans contorsions discursives que les Autochtones sont intégrés à son récit. Voyons-le en action lorsqu'il se penche sur le cas des serpents à sonnette. Il fait d'abord remarquer que « [I]a chair de ce reptile est fort bonne & très-délicate; & l'on tire de sa graisse une huile qui est un baume excellent pour les plaies, pour les rhumatismes & les douleurs de membres ». Il ajoute ensuite qu'« à force de chercher, on a trouvé par le moyen des Naturels une espèce d'oignon sauvage, qui mâché et appliqué sur la plaie est un véritable antidote contre sa morsure<sup>73</sup> ». En formulant ainsi, l'auteur fait un usage efficace du « on » colonialiste – qui ne désigne que les seuls Français – pour laisser entendre que ce sont les seuls Français qui « trouvent » – alors que ce sont, après tout, les Autochtones qui ont découvert à la fois le « baume » et « l'espèce d'oignon ».

Lors d'une visite encadrée qui le voit peu fréquenter les Autochtones, Kalm interagit surtout avec des informateurs coloniaux et décrit une nature canadienne que les Créoles ont déjà assimilée et, en partie, renommée. Mais Kalm ne serait pas Kalm s'il ne notait pas soigneusement, dans la mesure du possible, la provenance ultime de ses informations et spécimens qu'il collecte. Il raconte par exemple à ses lecteurs l'histoire, racontée par un

---

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>72</sup> Une tendance de Barrère déjà remarquée par Schiebinger. Schiebinger, *Plants and Empire: colonial bioprospecting in the Atlantic world*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>73</sup> Dumont de Montigny, *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T.*, *op. cit.*, p. 109-110.

« compagnon de route » près de Lorette de l'efficacité d'un remède autochtone à base d'écorce de chêne<sup>74</sup>. Il exprime également sa gratitude envers le garde-magasin montréalais Martel qui lui a donné « plusieurs racines et remèdes qu'utilisent les Sauvages; entre autres choses, par exemple, une racine purgative qui pousse près de Michigan et dont il suffit de mâcher un morceau pour être convenablement purgé<sup>75</sup> ». En outre, trace d'une rare conversation avec un Autochtone, il précise, au milieu d'une longue liste de remèdes comprenant des feuilles ou des pommes de Thuya, qu'« un Indien Iroquois m'a dit qu'un décocté de feuilles de Thuya est bon pour la toux<sup>76</sup> ». Enfin, nous ignorons comment Kalm parvient à percer le secret quant aux racines qui permettent à la médecine autochtone de guérir la maladie vénérienne. Toujours est-il que lorsque Kalm publie le récit de son périple canadien dans le troisième tome de l'*En Resa till Norra America*, paru en 1761, il revient sur cette question : « Les Français n'ont pu découvrir ce remède; ils savent cependant que les Indiens ne se servent pas de mercure, mais de racines principalement; quelles sont ces racines? Ils l'ignorent. Je l'ai su depuis et ai fait un long mémoire sur ces simples à notre Académie Royale des Sciences<sup>77</sup> ». Le botaniste a en effet consacré un bref article aux vertus médicinales de différentes espèces de lobelia, paru dans les transactions de l'Académie suédoise en 1750. Son éditeur Benson est d'avis que « Kalm possibly learned this from the Indians », mais nous n'en savons rien de plus<sup>78</sup>.

Tout ce que nous avons constaté au sujet de Le Page du Pratz laisse supposer que cet auteur se montre plus attentif que ses confrères envers le savoir botanique autochtone. À l'intérieur des limites que lui impose la promotion de la colonisation de la Louisiane, il met en évidence les usages autochtones. Et sa fréquentation intense des Autochtones se traduit par une connaissance intime non seulement des simples, mais aussi de leur mode d'emploi. Un

---

<sup>74</sup> Kalm, *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, op. cit., p. 270-271.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 513.

<sup>76</sup> Id., *Voyage de Kalm en Amérique*, op. cit., p. 131.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>78</sup> Id., *The America of 1750 : Peter Kalm's travels in North America; the English version of 1770, rev. from the original Swedish and edited by Adolph B. Benson, with a translation of new material from Kalm*, New York, Dover Publications, 1966, p. 775; Id., « Lobelia såsom en säker läkedom emot veneriska sjukan », *Kungliga Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*, vol. 11, 1750, p. 280-290.

premier exemple intègre l'univers des femmes et, éventuellement, de sa conjointe. Il fait observer que l'esquine a la vertu

de faire croître les cheveux, & les femmes des Naturels s'en servent dans ce dessein avec succès. Pour cet effet elles prennent de la racine, la coupent par petits morceaux, la font bouillir & se lavent la tête de cette eau. J'en ai plusieurs à qui les cheveux passaient les jarets, & une entr'autres à qui ils descendoient jusqu'à la cheville du pied<sup>79</sup>.

Mais ce n'est pas tout. Même s'il ne livre pas toutes les connaissances qu'il a acquises sur le sujet qu'on peut penser être celui de la contraception ou de l'avortement, il indiquera également qu'

il est une autre Liane assez semblable à la Salspareille, excepté que les feuilles viennent trois à trois; elle porte un fruit uni d'un côté comme une noisette, & de l'autre aussi raboteux que ces petits coquillages, qui servent de monnaie dans la Guinée. Je ne dirai rien de ses propriétés; elles ne sont que trop connues par les femmes de la Louisiane, & par les filles sur-tout, qui très-souvent y ont recours<sup>80</sup>.

Autre exemple éloquent de sa curiosité, de son partage de connaissance et de la reconnaissance du savoir-faire autochtone est sa description de l'herbe qui guérit des morsures du serpent à sonnettes. Alors que Dumont de Montigny, rappelons-le, s'en était tenu à quelques phrases sur cette plante, Le Page du Pratz y consacre près de deux pages ainsi qu'une gravure<sup>81</sup>. La notice commence ainsi, nous situant tout de suite en territoire autochtone : « L'Herbe à *Serpent-à-sonnettes*, en Langue des Naturels, *Oudla-Coudlogouille*, ce qui signifie, Médecine du Serpent-à-sonnettes, a pour racine un oignon semblable à celui de la Tubereuse<sup>82</sup> ». Après avoir livré une description détaillée de la plante et de la gousse qui contient ces graines, il poursuit ainsi :

Lorsque cette tête est mûre & qu'on la secoue, elle rend le même son que la queue du Serpent-à-sonnettes, & semble indiquer par-là quelle est la Propriété de la Plante; car elle

---

<sup>79</sup> Le Page du Pratz, « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *loc. cit.*, p. 127.

<sup>80</sup> Id., *Histoire de la Louisiane, Tome second, op. cit.*, p. 56.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 60-61.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 60.

est le remède spécifique contre les morsures de ce dangereux Reptile. Celui qui en a été mordu doit prendre un oignon, en couper avec les dents une partie assez grosse, la mâcher, & l'appliquer sur la playe, où il convient de l'attacher : en quatre ou cinq heures de tems elle tire tout le venin, sans que l'on en ait à appréhender aucunes mauvaises suites<sup>83</sup>.

Le Page du Pratz ne se met pas lui-même en scène, mais le niveau de détail laisse supposer qu'il a assisté à la guérison d'une morsure de serpent. L'association avec les autochtones n'est pas effacée, loin de là, surtout lorsqu'on situe ce passage dans le contexte des louanges des « médecins naturels » qui marquent ses écrits.

En guise de conclusion, il convient de constater que l'examen attentif de ces différents récits révèle une granularité intéressante. Elle permet de rappeler que nos auteurs participent de la tendance colonialiste à effacer la contribution de leurs interlocuteurs américains de toute origine. Mais ils trouvent aussi utile, dans certaines circonstances, de signaler cette même contribution. Ils le font chacun à sa façon – preuve de la diversité des expériences coloniales de nos auteurs et de leur manière de pratiquer l'histoire naturelle.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 61.

## Conclusion

En définitive, les écrits de Barrère, Kalm, Dumont de Montigny et Le Page du Pratz permettent de mieux comprendre la circulation du savoir au XVIII<sup>e</sup> siècle, tant en Amérique qu'entre ce continent et l'Europe. Ces quatre auteurs ont séjourné plus ou moins longtemps dans l'une ou l'autre des colonies qui faisaient partie de ce que nous avons appelé l'Amérique continentale française : la Guyane, la Louisiane et le Canada. Trois d'entre eux étaient des Français ayant servi au moins pendant quelque temps leur roi, en tant que militaires ou comme médecin. Si à l'occasion ils se montrent critiques de l'administration coloniale, ils se font aussi – et avec énergie – les apôtres du développement de « leur » colonie respective. De ce point de vue, on peut dire qu'ils contribuent à la bonne marche de la « machine coloniale » française présentée par McClellan et Regourd. Leur traitement de l'histoire naturelle porte la marque de cette perspective : ils présentent les espèces végétales et animales comme autant de ressources à exploiter. Pehr Kalm partage cette tendance, mais pour des raisons qui lui sont propres : visiteur suédois de passage, il souhaite identifier et obtenir les semences d'espèces canadiennes qui pourraient enrichir la biodiversité et l'économie de son royaume nordique d'origine. Kalm promène un regard distant mais bienveillant sur la colonie française qu'il explore, ce qui ne l'empêche pas, bien sûr, de souscrire à la notion voulant que la nature bien gérée était la clé du succès colonial<sup>1</sup>.

Si de ce point de vue les regards de nos auteurs convergeaient, nos comparaisons ont aussi mis au jour plusieurs divergences. Cela se voit lorsqu'on se penche sur la mise en scène de la nouveauté, notre premier axe de recherche. Ce qui nous a frappée, c'est que dans les textes analysés, la nouveauté arrivait rarement seule : nos auteurs étaient aussi à l'affût du familier et ce, pour des raisons diverses. Qu'il s'agisse de rendre compréhensible une description en procédant par analogie, de rassurer des colons potentiels en minimisant l'étrangeté coloniale ou d'asseoir le projet caméraliste d'acclimatation sur des bases solides, il importait à nos auteurs de tempérer le caractère inédit de la nature américaine. Nous

---

<sup>1</sup> Ce que constate, en substance, Fredrik Albritton Jonsson: « Climate Change and the Retreat of the Atlantic: The Cameralist Context of Pehr Kalm's Voyage to North America, 1748-51 », *William and Mary Quarterly*, 72, 1 (2015): 99-126.

rejoignons donc Christopher Parsons<sup>2</sup> qui nous encourage à explorer l’ambivalence envers la nouveauté dans les textes de la colonisation, qui peut aussi incarner une étrangeté menaçante. Ensuite, nous avons vu que nos auteurs adoptent des attitudes et des pratiques variables envers leurs informateurs locaux, que ceux-ci soient des créoles, des Autochtones ou des Africains. Les différentes techniques d’attribution forment une sorte de gamme s’étendant des pratiques de nomination des espèces jusqu’à une reconnaissance individuelle explicite et admirative de la contribution et l’expertise de certains habitants de l’Amérique. De telles observations semblent donner raison à Susan Parrish lorsqu’elle souligne l’ambivalence des attitudes des auteurs de ce genre d’écrits envers leurs informateurs coloniaux de toute origine<sup>3</sup> : l’attribution plus ou moins explicite des nouvelles connaissances à un groupe ou un autre coexiste bien entendu avec la tendance à effacer toutes traces de ces interventions en amont. Enfin, nous aurions aimé traiter plus longuement de la phase de transmission transatlantique pour voir plus explicitement comment le traitement de la nouveauté et des sources évolue au fur et à mesure que l’on s’éloigne de l’Amérique. Les textes de Dumont de Montigny et de Le Page du Pratz, étroitement imbriqués les uns dans les autres, seraient d’ailleurs particulièrement intéressants à étudier dans cette optique. Mais ce serait le sujet d’un autre mémoire... Celui-ci aura servi, du moins nous l’espérons, à démontrer l’intérêt de la comparaison pour démontrer la pluralité des histoires naturelles qui se font entre l’Amérique continentale française et la France.

---

<sup>2</sup> Christopher M. Parsons, *A Not-So-New World: Empire and Environment in French Colonial North America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2018.

<sup>3</sup> Susan Scott Parrish, *American Curiosity: Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World*, Chapel Hill, N.C., University of North Carolina Press, 2006, p. 8 et 18.

## Bibliographie

### *Sources principales*

- Barrère, Pierre. *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1741, 215 p.
- Barrère, Pierre. *Nouvelle relation de la France équinoxiale*, Paris, Piget, 1743, 250 p.
- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. *Regards sur le monde atlantique 1715-1747*, Denis Vaugeois dir., Québec, Septentrion, 2008, 476 p.
- Kalm, Pehr. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Jacques Rousseau et Guy Béthune, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 674 p.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. *Histoire de la Louisiane, Tome premier*, Paris, De Bure, La veuve Delaguette, Lambert, 1758, 359 p.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. *Histoire de la Louisiane, Tome second*, Paris, De Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758, 441 p.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. *Histoire de la Louisiane, Tome troisième*, Paris, La Bure, la veuve Delaguette, Lambert, 1758, 454 p.

### *Sources complémentaires*

#### Articles de périodique

- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. « Manière de passer, tanner et teindre les peaux, usitée par les Peuples naturels de la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. avril 1752, 1752, p. 107-109.
- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. « Méthode pour faire du sel gris à peu de frais et promptement », *Journal Oeconomique*, vol. avril 1752, 1752, p. 55-59.
- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. « Poterie des Peuples de Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. novembre 1752, 1752, p. 135-136.
- Kalm, Pehr. « Lobelia såsom en säker läkedom emot veneriska sjukan », *Kungliga Svenska Vetenskapsakademiens Handlingar*, vol. 11, 1750, p. 280-290.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. septembre 1751, 1751, p. 128-156.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. octobre 1751, 1751, p. 134-156.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. décembre 1751, 1751, p. 113-147.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. mars 1752, 1752, p. 138-160.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. avril 1752, 1752, p. 117-157.

- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. février 1752, 1752, p. 116-144.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. novembre 1752, 1752, p. 145-165.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. décembre 1752, 1752, p. 119-150.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. juillet 1752, 1752, p. 126-169.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. août 1752, 1752, p. 123-169.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. septembre 1752, 1752, p. 145-169.
- Le Page du Pratz, Antoine-Simon. « Suite & fin du Mémoire sur la Louisiane », *Journal Oeconomique*, vol. février 1753, 1753, p. 94-132.

### **Monographies**

- Bellin, Jean-Nicolas. *Description géographique de la Guyane*, Paris, De l'imprimerie de Didot, 1763, 295 p.
- Boucher, Pierre. *Histoire véritable et naturelle des moeurs et productions du pays de la Nouvelle-France vulgairement dite le Canada*, Paris, Florentin Lambert, 1664, 191 p.
- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T., 1*, Le Mascrier, Jean-Baptiste éd., Paris, Cl. J. B. Bauche, 1753, 261 p.
- Dumont de Montigny, Jean-François-Benjamin. *Mémoires historiques sur la Louisiane: contenant ce qui y est arrivé de plus mémorable depuis l'année 1687 jusqu'à présent: avec l'établissement de la colonie françoise dans cette province de l'Amérique septentrionale sous la direction de la Compagnie des Indes: le climat, la nature & les productions de ce pays, l'origine & la religion des sauvages qui l'habitent, leurs moeurs & leurs coutumes, &c. T., 2*, Le Mascrier, Jean-Baptiste éd., Paris, Cl. J. B. Bauche, 1753, 338 p.
- Kalm, Pehr. *Voyage de Kalm en Amérique*, 2, L. W. Marchand, Montréal, T. Berthiaume, 1880, 256 p. (Coll. « Mémoires de la société historique de Montréal »).
- Kalm, Pehr. *The America of 1750 : Peter Kalm's travels in North America; the English version of 1770, rev. from the original Swedish and edited by Adolph B. Benson, with a translation of new material from Kalm*, 2, New York, Dover Publications, 1966, 797 p.
- Zanoni, Giacomo. *Istoria Botanica di Giacomo Zanoni*, Bologne, G. Longhi, 1675, 212 p.

### *Actes de colloque*

Vuillemin, Nathalie et Thomas Wien, « Introduction. Entre observations et inscriptions », dans Nathalie Vuillemin et Thomas Wien, dir., *Penser l'Amérique: de l'observation à l'inscription*, Oxford, Oxford Voltaire Foundation, 2017, p. 1-24.

### *Articles de périodique*

Bonneuil, Christophe et Marie-Noëlle Bourguet. « « Présentation » [présentation du dossier thématique « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIe siècle- début XXe siècle) »] », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, vol. 322-323, 1999, p. 8-38.

Charles, Loïc et Paul Cheney. « The Colonial Machine Dismantled: Knowledge and Empires in the French Atlantic », *Past and Present*, vol. no. 219, 2013, p. 127-163.

Dawdy, Shannon Lee. « Enlightenment from the Ground: Le Page Du Pratz's Histoire de la Louisiane », *French Colonial History* 3, 2003, p. 17-34.

Dawdy, Shannon Lee. « La Nouvelle-Orléans au XVIIIe siècle. Courants d'échange dans le monde caraïbe », *Annales: HSS*, vol. 62, n° 3, 2007, p. 663-685.

Espelt-Bombin, Silvia. « Makers and Keepers of Networks: Amerindian Spaces, Migrations, and Exchanges in the Brazilian Amazon and French Guiana, 1600-1730 », *Ethnohistory*, vol. 65, n° 4, 2018, p. 597-620.

Jonsson, Fredrik Albritton. « Climate Change and the Retreat of the Atlantic : The Cameralist Context of Pehr Kalm's Voyage to North America, 1748-51 », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, 1, 2015, p. 99-126.

Lachenicht, Susanne. « Histoires naturelles, récits de voyage et géopolitique religieuse dans l'Atlantique français aux XVIe et XVIIe siècles », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n° 4, 2016, p. 27-45.

Landy, Yves. « Les Français passés au Canada avant 1760; Le regard de l'émigrant », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 59, n° 4, 2006, p. 481-500.

Laramée, François Dominic. « La production de l'espace dans l'Encyclopédie. Portraits d'une géographie imaginée », *Document numérique*, vol. 20, n° 2, 2017, p. 159-177.

Latour, Bruno. « Les 'vues' de l'esprit », *Culture Technique*, vol. 5, 27, 1987, p. 79-96.

Lilti, Antoine. « Compte rendu de Neil Safier, Measuring the New Worlds », *Annales: HSS*, vol. 64, n° 1, 2009, p. 254-256.

McClellan III, James E. et François Regourd. « The Colonial Machine: French Science and Colonization in the Ancient Regime », *Osiris*, vol. 15, 2000, p. 31-50.

Regourd, François. « Capitale savante, capitale coloniale : Sciences et savoirs coloniaux à Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, vol. 55, n° 2, 2008, p. 121-151.

Safier, Neil. « Global Knowledge on the Move: Itineraries, Amerindian Narratives, and Deep Histories of Science », *Isis*, vol. 101, 1, 2010, p. 133-145.

- Sayre, Gordon. « Michipichik and the Walrus : Anishinaabe Natural History in the Seventeenth-Century Work of Louis Nicolas », *Journal of Early Modern Cultural Studies*, vol. 17, n° 4, 2017, p. 21-48.
- Sayre, Gordon M. « Plotting the Natchez Massacre: Le Page du Pratz, Dumont de Montigny, Chateaubriand », *Early American Literature*, vol. 37, n° 3, 2002, p. 381-413.
- Tribe, Keith. « Cameralism and the Science of Government », *Journal of Modern History*, vol. 56, n° 2, 1984, p. 263-284.
- Vidal, Cécile. « Introduction: Le(s) monde(s) atlantique(s), l'Atlantique français, l'empire atlantique français », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, vol. 96, n° 362-363, 2009, p. 7-37.
- Vidal, Cécile. « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique? », *Annales HSS*, vol. 67, n° 2, 2012, p. 391-413.
- Whitehead, Neil Lancelot. « Carib Ethnic Soldiering in Venezuela, the Guianas and the Antilles, 1492-1820 », *Ethnohistory*, vol. 37, n° 2, 1990, p. 357-385.
- Zilberstein, Anya. « Inured to Empire: Wild Rice and Climate Change », *William and Mary Quarterly*, vol. 72, n° 1, 2015, p. 127-158.

### **Chapitres de livre**

- Bauer, Ralph, « A New World of Secrets », dans James Delbourgo et Nicolas Dew, dir., *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, p. 99-126.
- Bleichmar, Daniela, « Books, Bodies, and Fields : Sixteenth-Century Transatlantic Encounters with New World Materia Medica », dans Londa Schiebinger et Claudia Swan, dir., *Colonial Botany*, Philadelphie, U. Pennsylvania Press, 2005, p. 83-99.
- Cook, Harold J., « Physicians and Natural History », dans Nicholas Jardine, Emma C. Spary et James A. Secord, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 91-105.
- De Vos, Paula, « The Rare, the Singular, and the Extraordinary: Natural History and the Collection of Curiosities in the Spanish Empire », dans Daniela Bleichmar *et al.*, dir., *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, California, Stanford University Press, 2009, p. 270-289.
- Delbourgo, James et Nicholas Dew, « Introduction: The Far Side of the Ocean », dans James Delbourgo et Nicholas Dew, dir., *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, p. 1-28.
- Findlen, Paula, « Natural History », dans Katharine Park et Lorraine Daston, dir., *Early Modern Science*, 3, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 435-468.
- Hodacs, Hanna, Kenneth Nyberg et Stéphane Van Damme, « Introduction: de-centring and re-centring Linnaeus », dans Hanna Hodacs, Kenneth Nyberg et Stéphane Van Damme, dir., *Linnaeus, natural history and the circulation of knowledge*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 1-24.

- Jardine, Nicholas et Emma C. Spary, « The natures of cultural history », dans Nicholas Jardine, James A. Secord et Emma C. Spary, dir., *Cultures of Natural History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 3-13.
- Ouellet, Réal, « Pratique et passion de la littérature », dans Alain Beaulieu et Stéphanie Chaffray, dir., *Représentation, métissage et pouvoir - La dynamique coloniale des échanges entre Autochtones, Européens et Canadiens (XVIe-XXe siècle)*, Canada, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 111-123.
- Park, Katharine et Lorraine Daston, « Introduction: The Age of the New », dans Katharine Park et Lorraine Daston, dir., *Early Modern Science*, 3, Cambridge, Cambridge University Press, 2016, p. 1-18.
- Parrish, Susan Scott, « Science, Nature, Race », dans Nicholas Canny et Philip Morgan, dir., *Oxford Handbook of the Atlantic World: 1450 – 1850*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 463-479.
- Rousseau, Jacques, « Pehr Kalm et son oeuvre », dans Jacques Rousseau et Guy Béthune, dir., *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977, p. XXXI-CXXIX.
- Sayre, Gordon et Shannon Lee Dawdy, « Introduction », dans Gordon Sayre et Shannon Lee Dawdy, dir., *Regards sur le monde atlantique*, Québec, Septentrion, 2008, p. 1-41.

### **Dictionnaire**

- Furetière, Antoine. Histoire. dans Leers La Haye, dir., *Dictionnaire universel* (Vol. 2, 1690.). Paris.

### **Monographies**

- Amouretti, Marie-Claire et François Ruzé. *Le Monde grec antique; des palais crétois à la conquête romaine*, Paris, Hachette Supérieur, 2008, 346 p. (Coll. « Histoire de l'Humanité »).
- Bleichmar, Daniela *et al.*, dir. *Science in the Spanish and Portuguese Empires, 1500-1800*, Stanford, California, Stanford University Press, 2009, 456 p.
- Canny, Nicholas et Philip Morgan, dir. *Oxford Handbook of the Atlantic World: 1450 – 1850*, Oxford, Oxford University Press, 2011, 671 p. (Coll. « Oxford Handbook of the Atlantic World, c. 1450 – c. 1850 »).
- Delbourgo, James. *Collecting the World: Hans Sloane and the Origins of the British Museum*, Cambridge, Harvard University Press, 2017, 504 p.
- Delbourgo, James et Nicolas Dew, dir. *Science and Empire in the Atlantic World*, New York, Routledge, 2008, 365 p.
- Descourtilz, Michel Étienne. *Flore pittoresque et médicale des Antilles, t. 3*, Paris, J. Tastu, 1827, 340 p.
- Froidevaux, Henri. *Notes sur le voyageur guyanais Pierre Barrère; Extrait du Bulletin de géographie historique et descriptive*, Paris, Imprimerie nationale, 1896, 15 p.

- Golinski, Jan. *Making Natural Knowledge: Constructivism and the History of Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 (1998).
- Hulme, Peter. *Colonial Encounters: Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, Londres, Methuen, 1986, 368 p.
- Koerner, Lisbet. *Linnaeus: Nature and Nation*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, 298 p.
- Mathieu, Jacques. *Le commerce entre la Nouvelle-France et les Antilles au XVIIIe siècle*, Montréal, Fides, 1981, 276 p.
- Matig, O. Eyog et al. *Les fruitiers forestiers comestibles du Cameroun*, Cotonou, Benin, IPGRI, 2006, 204 p.
- McClellan, James E. et François Regourd. *The Colonial Machine: French Science and Overseas Expansion in the Old Regime*, Belgique, Turnhout, 2011, 694 p.
- Ouellet, Réal. *La relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles): au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 165 p.
- Parrish, Susan Scott. *American Curiosity : Cultures of Natural History in the Colonial British Atlantic World*, Chapel Hill, UNCP, 2006, 321 p.
- Parsons, Christopher M. *A Not-So-New World: Empire and Environment in French Colonial North America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2018, 264 p.
- Polderman, Marie. *La Guyane française, 1676-1763: mise en place et évolution de la société coloniale, tensions et métissages*, Petit-Bourg, Ibis Rouge, 2004, 721 p.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992, 296 p.
- Pritchard, James. *In Search of Empire: The French in the Americas, 1670-1730*, New York, Cambridge University Press, 2004, 514 p.
- Rushforth, Brett. *Bonds of Alliance - Indigenous & Atlantic Slavery in New France*, Williamsburg, Virginia, Omohundro Institute of Early American History and Culture, 2012, 406 p.
- Safier, Neil. *Measuring the New World : Enlightenment Science and South America*, Chicago, U. Chicago Press, 2008, 387 p.
- Schiebinger, Londa. *Plants and Empire: colonial bioprospecting in the Atlantic world*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2004, 306 p.
- Schiebinger, Londa. *Secret Cures of Slaves: People, Plants, and Medicine in the Eighteenth-Century Atlantic World*, Stanford, Stanford University Press, 2017, 234 p.
- Smith, Pamela H. et Paula Findlen, dir. *Merchants & Marvels: Commerce, Science, and Art in Early Modern Europe*, New York, Routledge, 2002, 437 p.
- Spary, Emma C. *Utopia's Garden: French Natural History from Old Regime to Revolution*, Chicago, Chicago of University Press, 2000, 321 p.
- Usner, Daniel H. *Indians, Settlers & Slaves in a Frontier Exchange Economy: The Lower Mississippi Valley before 1783*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1992, 314 p.

***Site Internet***

Bureau de la vie étudiante. *Choc culturel et adaptation*, [en ligne], <https://www.bve.ulaval.ca/etudiants-etrangeurs/vivre-a-quebec/choc-culturel-et-adaptation/> (page consultée le 11 août 2019).